

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été refilmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [97] - 160 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES
Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VI^e ANNÉE — 1^{re} et 5^{me} LIVRAISONS

DECEMBRE 1891 — JANVIER 1892



ON S'ABONNE : Chez M. le Gérant des Annales au Séminaire de
Sainte-Thérèse, et chez M. J. M. Valois, Libraire, No. 1626,
Rue Notre-Dame, Montréal.

SAINTE-THERÈSE:
BUREAU DES "ANNALES TERESIENNES."

LES ANNALES TERESIENNES

6^{me} ANNÉE—DÉCEMBRE 1891 — JANVIER 1892.

4^{me} ET 5^{me} LIVRAISONS.

SOMMAIRE

AUX RICHES, POÉSIE DE M. LE JUGE ROUTHIER. — UNE CHAPELLE.
SUR L'ATLANTIQUE, NOTES ET IMPRESSIONS, PAR M. L'ABBÉ
PROULX. — FCHOS DU CENTENAIRE DE STE-THÉRÈSE. — LETTRE
DE ROME. — BONNES PAROLES. — PENSÉES DE DÉCEMBRE.
PETITE CHRONIQUE. — NOTES DU MOIS. — PLACES DE SEMAINE.
LES PROPOS DE MENTOR.

AUX RICHES

Vous avez de l'argent ; vous spéculiez peut-être,
Et vous prenez un peu partout des actions ?
De la Bourse des lors vous devez bien connaître
Les fluctuations ?

Je vous avise donc, en suivant votre course,
Dans un monde meilleur de placer quelque fonds ;
Mais prenez garde, il faut, à la celeste Bourse,
Que les billets soient bons !

Dans le divin Comptoir aucune valeur fausse
N'a cours. l'agiotage au ciel est inconnu
Les *bondlers* de tout genre y seront mis à nu.
Les bonnes actions seules sont à la hausse
Et peuvent assurer le plus beau revenu !

A. B. ROUTHIER.

UNE CHAPELLE.

Nous recevons avec joie et reconnaissance les trois communications suivantes :

Monsieur le Supérieur,

Je crois avoir parfaitement saisi et compris votre pensée à l'endroit d'une chapelle qui est une véritable nécessité pour le Séminaire de Ste Thérèse.

Mais avant tout il faut être pratique.

Pouvons-nous légitimement espérer arriver à réaliser une somme suffisante pour mener à bonne fin une entreprise qui, certes, vaut la peine d'être étudiée sérieusement, si nous ne tenons pas à nous rendre ridicules, en méritant le compliment consigné dans les Livres Saints : *Hic homo cepit ædificare et non potuit consummare.*

Et d'abord, combien faudrait-il pour construire une chapelle qui serait à la fois un monument pour notre *Alma Mater* et une gloire pour les anciens élèves ?

Je ne suis ni architecte ni entrepreneur, et je ne veux pas aller trop vite en besogne ; mais après avoir réfléchi, comparé et surtout consulté des hommes qui ont fait leur marque, j'en suis venu à la conclusion que pour réaliser votre désir qui est aussi celui de tous les Térésiens, il faudra la jolie petite somme de vingt mille piastres, \$20,000 !

Or, nous est-il permis d'espérer pouvoir atteindre ce gros chiffre ?

Je réponds sans hésitation aucune : oui, certainement.

Pour cela, il faut dénouer les cordons des bourses bien garnies qui peuvent sans s'obérer fournir un généreux contingent.

Et à l'heure présente combien d'anciens élèves, répandus dans toute la Puissance du Canada, auxquels la divine Providence a prodigué ses faveurs d'une manière éclatante, seraient heureux d'acquies-

ter par une généreuse souscription une double dette contractée envers Dieu et leur *Alma Mater* ?

Et si ma mémoire ne me fait pas défaut, quand il s'est agi de rebâtir notre cher collège devenu en quelques heures un monceau de cendres fumantes, n'a-t-on pas vu plusieurs anciens élèves s'inscrire pour mille piastres et faire honneur à leur souscription ?

Et croyez-vous, M. le Supérieur, que ces mêmes anciens élèves ne seraient pas heureux de recommencer encore aujourd'hui et de donner un autre mille piastres, en disant bien joyeusement, bien cordialement : *Bis repetita placent*.

Et pourquoi ces hommes n'auraient-ils pas des imitateurs ? Pourquoi des cœurs généreux et favorisés de dons de la fortune n'iraient-ils pas même au-delà de ce qui a été fait en 1881 ?

Et puis chacun donnerait selon ses moyens et l'on arriverait à un beau et grand résultat.

Donc le premier moyen, le grand moyen, c'est un appel chaleureux à tous les anciens élèves, pour accomplir une œuvre glorieuse.

Il va bien sans dire que Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal ne pourrait que bénir et encourager cette entreprise et par conséquent la favoriser par tous les moyens possibles.

Puisse ces quelques lignes aider à la réalisation de votre projet éminemment catholique et patriotique !

22 décembre, 1891

PRATIQUE

... J'ai applaudis des deux mains à l'idée émise par votre dévoué correspondat, *Gratitude*. Je sais combien vous souffrez — et combien souffre aussi la piété de vos élèves — du local exigü, bas, sombre, incommode que vous a servi jusqu'ici d'oratoire. Il faut une chapelle. Mais le moyen de la bâtir ?... me direz-vous — Le moyen de la bâtir, c'est de la com-

mencer sans retard. Arrêtez-en de suite les dimensions et le plan, calculez-en le coût approximatif et pour le reste faites un appel à vos anciens élèves. Ils sont nombreux, ils sont dévoués, ils connaissent vos besoins. Ils seront heureux d'apporter chacun leur pierre à l'édifice, les uns une grosse pierre, les autres une petite, et le tout vous donnera avant longtemps, je l'espère, une belle et grande chapelle. Pour ma part, je voudrais avoir *vingt mille* piastres à ma disposition; je les donnerais gaiement pour une œuvre si utile et si méritoire. Je vous aiderai du moins dans la mesure de mes ressources, et je vous donne dès aujourd'hui toute ma

BONNE VOLONTÉ.

20 décembre, 1891

... Ma suggestion au sujet de votre chapelle serait celle-ci : ne songer pour le moment qu'au corps de l'édifice, c'est-à-dire se contenter de faire les murs et le toit, et terminer au fur et à mesure que les ressources arriveraient. Il ne serait pas nécessaire pour commencer d'avoir une somme très considérable, et avec un peu d'organisation on pourrait facilement, je crois, la recueillir parmi les anciens élèves et les amis.....

* * *

18 décembre, 1891

Nos aimables correspondants voudront bien croire que leurs suggestions sont bienvenues : elles s'imposent dès aujourd'hui à notre plus sérieuse attention et nous n'avons rien tant à cœur que de leur donner le plus tôt possible un résultat pratique.

A. NANTEL, Ptre.

SUR L'ATLANTIQUE

NOTES ET IMPRESSIONS, PAR M. L'ABBÉ J. B. PROULX.

Samedi, 7 novembre 1891.

Je viens de passer une heure assis sur le pont, le nez au vent, l'esprit à la méditation somnolente. Seulement le ciel et l'eau au dessus et au dessous, tout autour la *vastitude* circulaire : l'homme n'est pas gros dans cette immensité, tout ce qu'il peut espérer c'est de flotter comme un bouchon de liège, comme un atome. Et dire que cette immensité relative flotte dans l'immensité réelle de Dieu et à l'aise encore, puisqu'il reste de la place pour les étoiles, le soleil et les planètes, pour les mondes invisibles *et ultra*. Après cela, grain de sable pensant, révolte-toi contre le créateur de la pensée ! Le péché est une folie, une démence, un^e horreur, qui n'a pas de conception humaine assez vaste pour la comprendre.

Dimanche, 8 novembre.—Hier, vers trois heures le vent se mit à grandir, la vague croissait, le vaisseau balançait. Pendant une heure ce me fut un plaisir que de mettre l'œil à ma petite fenêtre ronde et de regarder au loin la mer moutonnaute. Quand l'avant du navire montait, j'apercevais à perte de vue la plaine liquide bouleversée, les collines surgir, les montagnes sauter comme des béliers. *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium.* Pour la première fois je remarquai que, dans ce texte, Moïse parle non des montagnes et des collines composées de terre et de granit, mais bien de ces collines roulantes et de ces montagnes bondissantes que forme la mer soulevée par les vents. C'est évident ; le texte qui précède dit : " La mer le vit et s'enfuit. " Et le texte qui suit : " Pourquoi, ô mer, as-tu fui ? " La scène se passe donc, non sur terre, mais sur mer. Pour être correct, il faut

drait traduire : Les flots ont sauté comme des béliers et les vagues comme des agneaux. Alors la phrase n'a plus rien de surprenant.

Pour en revenir au spectacle d'hier, quand l'avant du vaisseau descendait, une lame énorme venait en frapper le flanc avec un bruit semblable à un coup de canon, et passait en bavant sur mon œil m'obstruant la vue complètement, nous étions au fond de l'abîme ; or ça je veux dire non l'œil de ma tête, mais mon œil de bœuf

Ainsi nous allions, montant, descendant, bercés, ballottés ; c'était si charmant qu'à la fin mon cœur, dans ma poitrine, se mit à faire comme le vaisseau, à flotter, à monter, à descendre, enfin vlan ! le voilà sur les lèvres. Je me couchai, puis je dormis et m'éveillai. Je m'éveillai et dormis au moins vingt-cinq fois, jusqu'à ce matin que le vent semble vouloir calmir.

Le joli spectacle vraiment : vous rencontrez les hommes, pâles, la figure longue d'une aune, se promenant comme autant d'ombres chancelantes ; les femmes habillées de soie sont étendues sur les chaises, sur les bancs, dans les coins comme des guénilles. Au premier déjeuner, nous étions deux à table, moi et un autre que je ne connais pas ; au deuxième déjeuner, une dizaine de convives sur cent quarante passagers de première. Je n'avais pas le cœur très sûr, n'importe je risquai un civet de lièvre ; il passera toujours par un chemin ou par l'autre ; en sa qualité de lièvre, il trouvera bien le moyen de s'enfuir.

Monseigneur Racine ne s'est pas levé depuis trois heures hier après-midi. Il n'a guère mangé qu'un biscuit. Cependant il dit ne pas souffrir des langueurs du mal de mer ; dans tous les cas il n'a rien perdu de sa bonne humeur qui paraît couler d'une fontaine inépuisable.

Cette mer si belle au départ, maintenant si grosse, est bien l'image de la vie variable, inconstante. Chacun peut faire un retour sur ses années passées.

Pour moi, ne parlant que des quatre dernières années, quel changement de scènes et de circonstances ! Le huit de novembre 1887, je naviguais en eau calme, faisant faire paisiblement le mois des morts à mes tranquilles paroissiens de l'Isle Bizard, loin des orages et des tribulations du monde, dans un petit paradis de paix, de bosquets, d'îlots, de rivières limpides et de lacs superbes. Le huit de novembre 1888, j'étais jeté dans un amas de pierre, de chaux, de mortier, d'assemblée de paroisses, de marguilliers et de syndics, finissant l'extérieur de l'église de St-Lin et préparant les plans et les contrats de l'intérieur. Le huit de novembre 1889, je me débattais dans les angoisses et les agonies de l'union provisoire entre les deux écoles de médecine, chrysalide qui se préparait à passer à l'état d'union permanente. Le huit de novembre 1890, je me préparais à descendre à Québec pour veiller à la naissance du Bill d'union, garçon plein de vie qui a les plus belles promesses d'avenir. Le huit de novembre de cette année, me voici sur les flots de la mer azurée, en route pour la Ville Eternelle, afin de veiller sur des intérêts encore plus considérables. Et le huit de novembre de l'année 1892, que ferons-nous ? *Sic fugit ineluctabile tempus !*

Avec une mer aussi gonflée et un estomac de soupe au lait qui ressemble à la mer, il n'y a pas moyen de songer à se livrer à un travail sérieux. C'est bien, profitons-en pour nous reposer, pour écrire à nos amis. Du reste c'est aujourd'hui dimanche, c'est l'octave de la Toussaint : la prière en sera plus longue, la méditation plus tranquille, l'âme en profitera.

Dans les leçons du second nocturne, saint Cyprien considère les Chrétiens comme des voyageurs sur la terre et il leur indique le ciel comme étant le lieu de leur véritable demeure. " Quel voyageur, s'écrie-t-il, ne se hâterait pas de regagner sa patrie ? Qui, dans sa hâte de retourner par mer vers les siens, ne souhaiterait pas un vent favorable afin

d'embrasser plus tôt ceux qui lui sont chers ? ”
 Jugez si, pour un homme qui se trouve dans ma situation, ces idées me vont.

Il continue. “ Notre patrie, c'est le ciel ; là nous attend une foule de parents et d'amis, troupe nombreuse, en paix sur son propre bonheur, anxieuse sur les hazards de notre salut. D'aller à leur rencontre et au-devant de leurs embrassements, quelle joie n'est ce pas et pour eux et pour nous ? quelles ne sont pas ces délices du royaume des cieux, où il n'y a plus de crainte de mourir, où la vie est aussi longue que l'éternité ! C'est le bonheur perpétuel et souverain.”

Le saint continue encore, je m'arrête. Quelles idées suaves, rafraîchissantes, consolantes ! L'âme y trouve une nourriture qui échappe au mal de mer, qui la fortifie et lui donne de l'essor.

Lundi, 9 novembre.—La mer est un peu plus clémente, mais pas assez pour ramener à la santé la masse des passagers. Mgr Racine s'est senti assez bien pour venir à la table faire honneur à une douzaine d'huîtres ; mais ce n'étaient pas de grosses et grasses Malpèque comme celles dont nous ouvrons les mâchoires serrées, l'avant-veille de mon départ de St-Lin. Ce sont de petites huîtres de New York, grandes comme une noix longue. Tout de même Mousseigneur dit qu'il préfère la position horizontale : c'est plus sûr pour l'assiette du cœur.

En face de nous déjeunaient trois Espagnols, deux dames et un monsieur. Le monsieur mangeait avec dédain, du bout des lèvres. Je lui dis : “ La mer fait perdre l'appétit.” Il comprit *poétique*. “ Oui, dit-il, la mer est poétique, mais vue de terre. La mer est bien belle, mais il y a trop d'eau.”

Aujourd'hui les eaux sont couvertes d'un brouillard peu épais, voile transparent à travers lequel les limites de l'horizon, indécises, paraissent tantôt s'éloigner tantôt se rapprocher. Nous avons atteint le *gulf-stream* le courant du Golfe du Mexique, et

l'atmosphère est tiède, délicieuse ; pour ceux qui, comme moi, ne sont pas malades, c'est un temps charmant pour travailler et jouir ; mais, sur cette mer de jouissance, *apparet rari nantes*.

Je suis assis sur le tillac, humant le grand air. Passe un petit mousse avec les bottes de cuir et le gilet bleu traditionnels, teint rose, grosse tête, yeux bleus. Je me rappelai : *Sur le grand mât d'une corvette, un petit mousse noir chantait.* Mais celui-ci était blond. — Mon enfant, est ce vous qui êtes le capitaine à bord ? — Non, monsieur, pas encore, mais j'en-père bien le devenir. — Y a-t-il longtemps que vous naviguez ? — Depuis que la Touraine navigue, nous avons le même âge de marin. — Depuis combien de temps a-t-elle été lancée ? — Six mois, monsieur. — Quel âge avez-vous ? — Treize ans. — Quel est votre nom ? — Léveillé. — Vous êtes toujours éveillé ? — Oui monsieur, tout le temps que je ne dors pas. Mais le contre-maître trouve que je ne le suis pas encore assez. — Le métier est dur ? — C'est un jeu, monsieur, il n'y a rien de plus beau. — De quel endroit êtes-vous ? — De St-Val, près de Cherbourg. — Vous êtes de Normandie ? — Oui, monsieur, Normand, pas Gascon. — Connaissez-vous le proverbe qui dit : " Mon Dieu je ne vous demande pas la richesse mais seulement mettez-moi près de celui qui en a ? " — Oui, ce sont de mauvaises langues qui disent cela des Normands, dans les autres provinces, mais pas en Normandie. — Monsieur est il Normand ? — Non." J'en avais assez, il allait m'embarquer. " C'est bien, mon enfant, soyez toujours courageux et vous irez loin. — Dans ce cas-là, Monsieur l'abbé priez pour moi."

Mardi, 10 novembre :—

Le soleil sur les flots à l'éclat scintillant,
Nous montre dans le ciel son visage riant,

La masse d'argent fondu s'étend, plane et unie,
comme les terres du Ruisseau St-Jean ; nous y tra-

çons profondément notre sillon en rejetant de chaque côté deux vagues de bouillons blancs, et laissant derrière nous une longue traînée de saphir, de jaspe et d'émeraude. Le ciel bleu était tacheté de légers flocons de laine. Une longue file de passagers, revenant à la gaieté, sont assis ou plutôt couchés sur leurs chaises, le long des cabines sur le pont, tandis que d'autres, deux à deux, se promènent, parlant, jasant, riant : la vie renaît. C'est un de ces jours où il fait bon de se sentir exister. Pour moi, dans le silence de ma méditation, mon âme s'élève vers le créateur de l'existence et le remercie de m'avoir tiré du néant de préférence à tant d'êtres possibles, de m'avoir illuminé des clartés de la raison, d'y avoir ajouté les splendeurs de la foi, en attendant qu'il couronne le tout par les éblouissements ineffables et divins de l'éternité.

“ Bonjour, Monsieur. — Bonjour. — Parlez-vous Anglais? — Oui Monsieur, lui dis je, et aussi grec, latin et algonquin. — L'anglais me suffit.” Ainsi m'aborda un prêtre à l'apparence tout-à-fait gentleman. Je l'avais entrevu ; mais, pendant ces jours tourmentés, je n'avais pu encore le rencontrer. Son nom est M. Hooker ; il appartient au diocèse d'Albany, il habite depuis huit ans Rome où il est au Collège Américain Vice-Recteur. Encore un Vice-Recteur ! Il n'est pas surprenant que nous ayons eu du gros temps. Bien heureux encore de s'en être retiré à meilleures compositions que Jonas.

Voici une semaine juste que je quittais St-Lin. Je n'oublierai jamais cette messe à 5¼ hrs du matin, ces ténèbres qui enveloppaient l'église à l'extérieur, ces lampes pâles qui combattaient avec les ombres à l'intérieur, cette foule pieuse qui priaît en silence, ces communions nombreuses où l'idée de mon voyage ne devait pas être étrangère, ces regards d'adieu lorsque je me retournais pour le *Dominus vobiscum*, les statues muettes qui semblaient penser à l'unisson de mes sentiments : c'est dans des mo-

ments comme celui-là que l'on sent combien il fait bon d'être chrétien, d'avoir avec soi l'idée surnaturelle qui reconforte, puisant le courage aux sources mêmes de l'espérance. Tout passe, l'éloignement comme la présence et un jour de grandes joies reviendront avec le retour.

Chaque matin, je m'adresse à l'Etoile de la mer, *Ave maris stella*, et je lui demande une journée pure et une route sûre. *Vitam præsta puram, iter paratutum.*

Chaque jour nous récitons l'itinéraire. Quel sublime mélange d'antiennes, de psaumes, de répons, d'orémus, tous chants naïfs, confiants. Par exemple y a-t-il rien de plus suave que ces deux oraisons :

“ O Dieu, qui avez fait passer les enfants d'Israël au milieu de la mer à pieds secs, et qui, par le ministère d'une étoile, avez indiqué aux trois Rois mages la route qui conduisait vers vous ; accordez-nous, nous vous en supplions, un temps calme et un voyage prospère, afin que, sous la direction de votre saint Ange, nous puissions parvenir heureusement d'abord au lieu où nous allons, enfin au port de l'éternité bienheureuse.”

“ O Dieu, qui avez tiré votre enfant Abraham de la ville d'Ur en Chaldée, et qui l'avez protégé au milieu de tous les dangers de sa longue pérégrination, daignez nous protéger également, nous vos serviteurs ; soyez notre secours dans les difficultés, *in procinctu suffragium* ; notre consolation dans les tristesses de la route, *in via solatium*, notre ombre bienfaisant contre les ardeurs du soleil, *in æstu umbraculum*, notre abri contre la pluie et le froid, *in pluvia et frigore tegumentum*, notre char dans la fatigue, *in lassitudine vehiculum*, notre soutien dans les lieux glissants, *in lubrico baculus*. et dans le naufrage notre port, *in naufragio portus* : afin que, sous votre conduite, nous parvenions là où nous tendons, et qu'ensuite nous retournions sains et saufs *ad propria* chez nous ;” d'abord à St Lin,

puis au ciel, et à tout cela, chaque jour, je réponds de grand cœur : *amen*, ainsi-soit-il, *amen*.

Mercredi, 11 novembre.—Le beau soleil nous promet encore une belle journée, un peu plus houleuse probablement que celle d'hier. Laissez arriver la Saint-Martin, me disait Mgr Racine, lorsque le vent et la vague donnaient à presque tous des nausées et le vertige, et vous verrez qu'il nous viendra un petit été calme. "l'été des sauvages."

En effet les premières vêpres du saint nous ont apporté un après-midi couleur de pourpre. La soirée a été délicieuse; les tiédeurs de l'atmosphère invitaient à rester sur le pont, la lune éparpillait sur le miroir des eaux ses paillettes d'argent tranquillement assis, dans la solitude de la nuit et de l'immensité, dans le silence des bruits ordinaires des choses de la vie, sous le léger frémissement du monstre qui nous porte, à la musique monotone de la vague écumeuse qui lui bat les flancs, nous eûmes une longue, longue conversation, qui fut pour moi pleine d'intérêt. Les vieillards savent beaucoup de choses, ils ont l'expérience des hommes et des événements. Mgr Panet, Mgr Signai, Mgr Turgeon, Mgr Baillargeon, M. Auclair, curé de Québec, tous hommes qui ont joué leur rôle dans notre monde religieux, comme autant de personnages d'une galerie historique, passèrent tour à tour sous nos yeux : *audi, fii, patrem tuum, et disce disciplinam*.

Saint Martin disait : *non recuso laborem*. C'était un homme de labour. Une autre parole qui m'a toujours frappé, celle-là de l'écriture : *Homo natus ad laborem, et alas ad volandum*, l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. Ces blancs goëlands, aux ailes étendues qui nous suivent depuis New-York et qui n'arrêteront qu'au Havre, volent, volent, volent toujours, montant, descendant, se reposant un moment sur la houle mouvante, reprenant bientôt leur course à travers l'air :

ales ad volandum. Pourquoi l'homme seul se perdrait-il dans un repos fainéant? Le travail en même temps est une vocation, un châtimeut, une distraction et une semence de récompenses. Pénible à la nature, il devient doux par habitude. Et pourquoi nous plaindrions-nous du nôtre? S'il est plus énervant, plus préoccupant, il est aussi plus haut, plus consolant. Il vaut mieux cultiver des âmes que labourer le sol, arracher des défauts que sarcler des mauvaises herbes, planter des vertus, que semer des navets. La plume pèse moins que la hache. Cependant Dieu, qui est toute bonté, à ceux dont le corps ploie sous le fardeau donne un plus grand repos d'esprit. Le vulgaire ne comprend pas ce qu'il y a d'ardu et d'aride dans le travail intellectuel. Quoiqu'il en soit, chacun dans son état, *homo natus ad laborem.*

Cependant pour moi, ce que je fais actuellement, n'est pas un labeur, c'est un délassement, c'est une récréation. Les forces de mon esprit se refont en jasant avec mes amis de là-bas; et il m'est bien plus agréable de converser avec des connaissances anciennes, intimes et sympathiques, qu'avec des connaissances d'un jour que je pourrais faire à bord. Aussi, à part Mgr Racine, je me suis mis en rapport avec bien peu de passagers. La conversation parlée avec ce seigneur intéressant et pratique, la conversation écrite avec mes amis de St-Lin, le travail préparatoire que nécessite ma mission, tout cela suffit amplement pour remplir ma journée du matin au soir. Ajoutez-y un peu de lecture pour nourrir l'intelligence de la parole des maîtres, le bréviaire et la prière pour nourrir l'âme des paroles de la vie, et croyez que je pourrais passer trois mois dans le ventre de ce vaisseau, sans trouver le temps trop long et trop ennuyeux.

Jeudi, 12 novembre.—Nous avons passé une nuit terrible, terriblement bercés de gauche à droite, de droite à gauche; nos valises et nos bottes, se pro-

menaient comme des navettes, d'un côté de la cabine à l'autre ; c'est tout ce que nous pouvions faire, que de ne pas rouler, sous ce roulis roulant, en dehors de nos lits.

Hier soir au souper, les assiettes et les plats dansaient et se promenaient sur les tables ; les bouteilles quoique emprisonnées dans des planchettes trouées se couchaient sur le flanc. C'était charmant : un cliquetis argentin de vais-elles, de couteaux et de fourchettes, semblable à celui des armes qui se renouvelait à chaque roulis, au milieu des cris aigres des femmes et des éclats de rire de tous les passagers.

Ma voisine en face est la femme de l'ambassadeur d'Espagne à Washington, ce qui ne l'a pas empêchée de recevoir le plat de sauce en plein tablier. " Madame, lui dis-je, la mer ne respecte personne ; essayez, si vous le pouvez de faire un traité avec elle. — Ce qu'il y a de mieux à faire, je crois, monsieur, c'est de paraître ignorer ses affronts, et de vous en débarrasser le plus tôt que nous pourrons, c'est la diplomatie des plus faibles. — Et aussi... des plus forts."

Cette dame, ici à la table, parle trois langues parfaitement, le français, l'anglais, l'espagnol : " l'espagnol, dit-elle, est très facile à apprendre ; il s'écrit comme il se prononce, et nous ne connaissons pas tous les caprices de l'orthographe française et toutes les énigmes de la prononciation anglaise." Elle va passer l'hiver dans son pays, et au printemps elle reviendra à Washington avec sa famille. Elle est de Madrid ; sa voisine est de Burgos. Quand nous irons en Espagne, Mgr Racine et moi, il y aura, disent-elles, deux maisons qui nous ouvriront leur porte à deux battants. J'eus envie de les inviter à venir aux Laurentides ; mais je remis l'invitation au retour, quand j'irai dans la capitale de la république américaine.

Nous sommes, ici à bord, des représentants de toutes nations : français, anglais, américains, po-

lonais, espagnols, etc ; la colonie espagnole nous est certainement la plus sympathique.

La *Tourraine* est assurément un très beau vaisseau ; qu'il me suffise de vous dire que le réfectoire peut accommoder près de deux cents convives ; qu'il est construit avec un luxe de bois précieux, d'architecture, de miroirs et d'ameublement extraordinaires ; qu'il est éclairé le jour par dix-huit œils de boucs, et la nuit par quatre-vingts lampes électriques. L'architecte voulait en faire, comme il disait, le yacht de la création ; mais il a prouvé que l'œuvre de l'homme est toujours courte par quelque endroit. L'aménagement des fournaies est manqué jusqu'à un certain point, le navire ne fournit pas la course qu'on en attendait. De plus, sans rien y connaître toutefois, je m'imagine qu'il a trop de corps hors de l'eau et que cela doit donner trop de prise aux attaques du vent : de là un roulis qui n'est pas supportable. Actuellement, à chaque inclinaison, de droite et de gauche, le plancher solide subit une déviation d'au moins quarante cinq degrés : nous sommes comme dans une balançoire. Il m'est avis que, en navire comme en homme, il est une mesure que la nature ne doit pas dépasser, sinon vous avez un monstre ; exemple, l'ancien *Great-Eastern*.

Le vent continue toujours à souffler, gémir, rafaler ; les vagues grandissent en longueur, et en hauteur ; la crête de chaque flot poudre des aigrettes liquides comme font les bancs de neige, pendant une de nos tempêtes de janvier, l'atmosphère est enveloppée d'un brouillard épais qui retombe en pluie froide et perçante. Ça promet.

Bingue, baigne, boum, vlan ! Je me levais pour donner le bras à Mgr Racine, afin de l'aider à descendre à sa chambre. Soudain survient un coup de mer. Je pars comme une flèche, tombe par terre, traverse le salon de part en part, et vais me frapper l'épaule sur un banc. J'avais le bras démis.

Mon premier sentiment, comme toujours il arrive

en pareille circonstance, a été instinctivement de regarder pour voir si quelqu'un m'avait vu tomber. J'aperçus la moitié des passagers sur le flanc, et l'autre moitié qui se cramponnait à ce qu'ils pouvaient attrapper. Mon second sentiment fut de dire : "Merci, mon Dieu, de ne m'être pas défoncé le crâne !"

Je ne pouvais me remuer le bras. Était-il fracturé ou démis ? je l'ignorais. Je me levai tant bien que mal et me jetai sur un sofa. Personne ne pouvait venir à mon secours, chacun combattait pour son existence. Je ne souffrais pas, seulement je me sentais très faible.

Le médecin du bord M. Derrécagaix, un médecin en voyage M. Balbedat et l'infirmier me conduisent à ma cabine. Ils enlèvent ma soutanelle, ma veste, ma chemise, mon corps ; "c'est une fluxion de l'humerus," disent ils ; toujours est-il que j'avais le gros os du bras dans l'aisselle, et l'épaule rendue dans le dos.

L'infirmier m'attache une couverture autour du corps ; le médecin du bord, s'appuyant le pied sur mes côtes, me prend le bras ; et les voilà à tirer chacun de leur côté, tandis que l'autre médecin me manipule l'épaule, aidant tantôt l'un tantôt l'autre. Ça tirait toujours et rien ne venait.

"Quels muscles, disait M. Derrécagaix, je n'ai jamais vu un homme aussi muscle. Ces nerfs ne veulent pas céder. — Cette fluxion, voyez-vous, ajoutait M. Balbedat, est très difficile. Elle est sous claviculaire ; et puis ce roulis nous enlève tout point d'appui." Ça tirait toujours, et rien ne venait.

"On va avoir recours au chloroforme, dit M. Balbedat. — Non, répondis-je. — Ce n'est pas précisément pour vous endormir, c'est pour amollir vos muscles que nous ne pouvons dompter autrement. — Je ne veux pas de chloroforme, vous dis-je." Cela fut prononcé sur un tel ton, qu'il n'en fut plus question. M. Derrécagaix forçait tellement que les

sueurs, à grosses gouttes, tombaient au bout de sa barbe sur sa poitrine. Ça tirait toujours, et rien ne venait.

Je connus quelque chose, je crois, de la torture, du chevalet, de la roue, de l'écartellement. Je ne disais rien, mais je n'en sentais pas moins. Je pensais à Jésus qui souffrit bien davantage lorsqu'on l'étendit sur la croix ; et cela me faisait du bien.

Il y avait une heure et demie que le supplice durait, lorsque tout-à-coup, *tac*, la tête de l'humerus rentra à sa place. "Le voilà, s'écrièrent-ils tous trois en chœur. le voilà !" Et je ressentis un grand soulagement. Vite, on m'attache le bras le long du corps, la main croisée sur la poitrine ; on me ligature sur tous les sens, et ainsi ficelé de bandelettes comme une vestale qu'on prépare pour le sacrifice, on m'étend sur mon lit. Je me sentais à l'aise.

"M. l'abbé, me dit le médecin du bord, excusez l'expression, mais vous êtes plus dur qu'un cheval. Vous n'avez pas poussé un seul cri. — Non, je ne suis pas aussi dur, mais je crois avoir autant de volonté qu'un cheval ; et quand la volonté ne veut pas crier, elle ne crie pas. Messieurs, vous avez fait votre devoir. Vous êtes fatigués, allez vous reposer. Un pareil travail mérite récompense. Nous nous reverrons demain, en attendant, merci." Nous nous sommes revus ; il m'en coûte la bagatelle de soixante-quinze piastres pour m'être fait disloquer, écarteler et reboiter.

La soirée et la nuit furent longues, je ne pus clore l'œil un instant. Le bras me faisait mal, non pas tant dans l'épaule que dans tous les nerfs et tous les muscles qui avaient subi une si forte tension. J'étais emprisonné, endigué entre deux rangées d'oreillers pour ne pas rouler sur le plancher. A chaque inclinaison du vaisseau sur la droite, je sentais une douleur aigue me transpercer les chairs.

(A suivre.)

Echos du centenaire de la paroisse de Ste-Therese

FÊTES DES 3 ET 4 JUIN 1889

IL l'avait annoncé très haut qu'IL ferait une fête non seulement belle, mais grande, digne des aïeux, et dont les jeunes générations parleraient longtemps sous le chaume. S'il le fallait, pour atteindre son but, il battrait la grosse caisse et tous les petits tambours, il sonnerait la grosse cloche, le carillon entier. Le cinquantième anniversaire de la fondation du collège, la visite du gouverneur Robitaille, la bénédiction du nouveau séminaire, tout ce passé pâlirait devant les apprêts, les démonstrations, les joutes oratoires, les cérémonies religieuses, et que sais-je ? qui devaient graver à jamais dans les imaginations et les cœurs le souvenir du centenaire de la paroisse de Sainte-Thérèse.

On sait ce que peut le curé Chariebois avec ses zélés paroissiens qui, dans ces circonstances, aiment à se laisser emporter par la voix de leur pasteur, avec lequel ils ne forment plus alors qu'une même pensée, un même sentiment, j'allais dire un même bras.

Mais entre nous, il me semble qu'il n'est pas difficile de préparer une fête comme celle-là. On ne court guère le risque d'être pris à l'improviste, puisqu'on a cent ans pour se voir, s'entendre, s'organiser. Quoiqu'il en soit, si jamais prophète, non inspiré, a vu ses prédictions se réaliser, c'est bien celui qui alors promettait beaucoup et a donné davantage. Voulant être l'écho de ces fêtes, je crains bien de n'être qu'un écho affaibli, d'ailleurs, ce sera certainement un écho lointain. Mes descriptions ne seront qu'un pâle reflet de ce beau jour, surtout de cette belle nuit qui a donné naissance à tant de soleils et d'autres astres qui, pour s'éteindre vite, n'en ont été que plus admirés.

I. MARDI, 3 JUIN 1889. — LES PRÉPARATIFS.

Il s'est levé, le grand jour annoncé, attendu. Ce matin, à 3 $\frac{1}{2}$ hrs, on aurait dit la pluie imminente, mais bientôt, quoique le soleil hésite à se montrer, on peut prévoir et prédire du beau temps, ce qui doit réjouir tout le monde, surtout M. le curé.

En arrivant à Sainte-Thérèse, l'étranger s'aperçoit de suite qu'il est au milieu d'un peuple en liesse : les habits du dimanche, les figures épanouies annoncent qu'on chôme. Sur toutes les maisons et à travers les rues, au gré de la brise, flottent le drapeau français aux trois couleurs, le drapeau anglais, le drapeau américain, etc. En dépit des orages qui viennent à peine de cesser, les chemins ont été as-échés, nettoyés. Déjà la foule circule et un chacun porte attachée sur la poitrine par une cocarde rouge ou bleue une médaille commémorative bien frappée. Une face représente l'ancienne église avec ses deux tours, l'autre, dans une guirlande de feuilles d'érable, porte les chiffres de 1789-1889 entre les mots : Centenaire de Ste-Thérèse.

Huit arcs de triomphe ont été bâtis sur le parcours de la procession. Dans la rue St-Lambert, arc simple, peu élevé, mais élégant, orné de drapeaux de couronnes et de guirlandes. Dans la rue de l'Eglise sur le sommet de la colline, près du castel Moris, arc élané, d'un bon goût ; au milieu, sur fond bleu foncé, d'un côté, le chiffre 100 et de l'autre, 1789-1889, drapeaux, couronne suspendue au centre.

Plus bas à l'endroit où la rue de l'Eglise rencontre la grande rue Blainville, arc énorme ressuscitant la vieille église détruite par le feu en 1885. Ce monument a demandé un travail colossal et de fortes dépenses. La porte principale et le portique sont surmontés d'une croix dorée. Dans l'œil-de-bœuf, sur fond bleu, sont inscrits les mots : "Bienvenue à nos visiteurs." A droite et à gauche, les deux tours avec portes et fenêtres ; le tout est orné de drapeaux et d'oriflammes.

Au coin des rues Blainville et Turgeon, arc très élançé : au centre, haute tour conique avec deux tourelles ; au milieu, sur fond noir, "Vive M. Ducharme" et de l'autre, sur fond rose, "Hommage à M. Ducharme." Sur la haute tour, flotte un drapeau avec le castor cher aux Canadiens. A l'endroit où la rue Turgeon est traversée par la rue Dubois, s'élève un autre arc avec tour carrée et deux tourelles : inscription sur fond vert : A nos institutions.

En bas de la rue St-Joseph, en face du magasin de M. Martineau, autre arc modeste, mais joli. Sur fond vert on lit : "A nos pasteurs."

Sur la même rue, devant le bloc Matthieu, arc surmonté d'une haute pyramide avec deux autres plus jeunes. Inscription sur fond bleu : "A nos évêques."

La gare est... comme à l'ordinaire ; elle a pour ornement l'amabilité de son agent et le sourire un peu moqueur de ce fils de la verte Erin. Mais en quittant la gare, à la première maison du village, chez M. Drapeau, sur large banderolle traversant la voie, et ornée de couronnes, d'oriflammes, nous lisons une grande et belle inscription qui annonce l'objet de la fête : "Centenaire."

II. ARRIVÉE DES ÉVÊQUES

A 5 hrs. p.m., la foule, de par toutes les rues, se dirige vers la gare pour recevoir Leurs Grandeurs, l'archevêque de Montréal et l'évêque de Pembroke. Au bruit du canon, au son des cloches, aux accords de la fanfare, la procession se met en marche. En avant, tous portant oriflammes ou petits drapeaux, les enfants des écoles, les élèves du séminaire. Dans un superbe carosse ont pris place Mgr Fabre et Mgr Lorrain, accompagnés de M. le Supérieur et de M. le maire Germain. Une troupe de cavaliers, commandée par le noir capitaine J. Charbonneau, escorte les illustres visiteurs ; la multitude suit.

Des deux côtés de la rue, sur les trottoirs, sur les galeries, dans les fenêtres, les fidèles applaudissent et reçoivent avec allégresse la bénédiction des premiers pasteurs. L'entrée au collège présentait un spectacle grandiose et rappelait les triomphes antiques chantés par les poètes. Les sons et les bruits divers couvraient toutes les voix, les commandements du capitaine n'étaient plus entendus et les cavaliers ne pouvaient plus maîtriser leurs coursiers affolés. Par toutes les avenues la foule se précipite, envahit les futures pelouses et se prosternant se découvre et s'incline sous la main des évêques qui donnent une dernière bénédiction. Le premier acte touchait à sa fin. Tous les trains amènent à Ste-Thérèse des hôtes nombreux ; les prêtres et les laïques affluent de toutes parts. A 7½ hrs arrivent MM. Chapleau et Nantel, le premier, enfant de Ste-Thérèse, le second ancien élève ; tous deux, députés du comté de Terrebonne.

III. DEUX PETITS CONTRETEMPS

Montaigne, je crois, demande dans les grandes circonstances et aussi dans les petites, de bons nerfs pour qu'un homme ne se laisse pas enlever par ce que les anglais appellent *excitement*, et il veut qu'on compte toujours sur la Providence. Voilà une singulière leçon de sagesse : je la donne pour ce qu'elle vaut, pourvu qu'elle me serve de transition. Depuis près d'une heure la pluie avait repris son cours, tombait avec abondance et menaçait de faire manquer le plus beau de la fête profane ; les visages des organisateurs, et ils étaient légion, les visages, dis-je, s'abougeaient ; premier contretemps.

Les évêques, les prêtres, le public, tout le monde était réuni dans la salle des grands où les élèves devaient commencer la partie littéraire de la démonstration en présentant une adresse à Leurs Grandeurs. Là on attend... puis on se met à converser à demi-bas et on attend encore. Ça devient

gênant, mais on attend toujours. Cependant le préfet des études et le jeune Joannet, l'orateur de la circonstance, font encore défaut ; on se met à leur recherche. A sa chambre, dans le collège, M. le préfet est invisible et reste sourd à tous les appels. Pour la dixième fois, M. le curé montait l'escalier, et il montait vite, lorsqu'il se trouva en face de son homme calme, souriant ; sans aucune excitation, ce dernier répond qu'il attend un air de fanfare qu'il n'a pas même requis, au contraire, dirait quelqu'un.

IV. LA PARTIE LITTÉRAIRE

Vers les 8½ hrs la pluie avait cessé et la multitude remplissait l'ancienne cour des petits où l'on avait élevé une estrade pour les orateurs. Une belle adresse est lue aux évêques par le maire Germain. Mgr Fabre répond brièvement et spirituellement. Il frappe au cœur le curé de Ste Thérèse en lui disant que la vaste et solennelle église qu'il va consacrer le lendemain est digne de devenir cathédrale. Encore des prophéties !

Une seconde adresse est présentée à M. le curé Charlebois. Il répond en termes affectueux qui trahissent l'émotion dont son cœur est rempli.

M. l'abbé J. B. Proulx, curé de St-Lin, invité spécialement, fait un discours : " Ste-Thérèse en 1789 et en 1889." Comme les *Annales* ont la bonne fortune de pouvoir publier ces pages éloquentes, je me dispense d'en parler.

Le second orateur, c'est M. Chapleau. Partout le Secrétaire d'Etat est goûté, mais à Ste-Thérèse, sa paroisse natale, il ne trouve que des admirateurs de sa parole fascinatrice. Ce soir, il s'est montré homme d'Etat chrétien, catholique et canadien-français. En termes brillants, il rapprocha en les opposant l'anniversaire fécond du 1789 américain de l'anniversaire du 1789 français. Ces grands évènements qu'on appelle le signal de l'émancipa-

tion nationale pour les Etats-Unis, et populaire pour la France, pâlissent cependant devant la grande émancipation chrétienne qui date de deux mille ans bientôt, et dont l'esprit dominant a pénétré les vieilles sociétés européennes. Aussi, rien de grand, rien de parfait, rien d'admirable comme les chefs-d'œuvre de cette civilisation chrétienne que les progrès de notre civilisation moderne n'ont jamais pu atteindre. Si l'on veut parler des œuvres intellectuelles, de la conception humaine, l'architecture, la peinture, les sciences abstraites de cette époque ont fourni les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de saint Thomas, auprès desquels les productions de l'esprit philosophique sont bien pâles.

Puis esquissant à grands traits ce qu'a fait notre civilisation catholique au Canada pour le bonheur de nos familles, il exalte la perfection de nos institutions municipales, politiques et religieuses. Il prend Ste-Thérèse comme modèle de la paroisse canadienne, fait l'éloge de ces vieilles et fécondes familles qui ont essaimé par tout le pays donnant à la religion et à la patrie des fruits si abondants, si précieux.

Après l'orage, la nature entière semblait recueillie dans un grand calme ; pas une brise n'agitait le feuillage ; le ciel était profondément sombre, et dans la nuit noire on distinguait à peine son voisin. On sentait ou plutôt on devinait les flots ondulants formés par quatre mille personnes qui se poussaient pour voir de plus près, s'il était possible, l'orateur. La voix mélodieuse, sonore de M. Chapleau, résonnait au loin, répercutée par les échos de l'église et du collège. Les applaudissements étaient nombreux mais discrets, tant l'on avait peur de perdre quelques mots. Lorsque l'orateur acheva sa péroraison brillante, chaude de sentiments, enthousiaste, le vaste auditoire éclata en hurras, les cœurs se détendirent, les têtes se redressèrent, et alors, quel spectacle vint émerveiller nos yeux ! L'illumination commençait.

V. ILLUMINATION ET PROMENADE TRIOMPHALE

Tout semblait concourir au succès de cette partie de la fête, le calme, l'obscurité, même l'humidité, effet de la pluie, qui bannissait toute crainte d'incendie.

Le séminaire présentait un aspect impossible à décrire. Dans toutes les fenêtres. (et il y en a cent dans la façade) on avait prodigué les feux. Les fenêtres simples et les fenêtres doubles étaient éclairées par des douzaines de lanternes chinoises. Aux trois parties de l'édifice qui s'avancent et par leur projection brisent la monotonie de l'ensemble, d'immenses guirlandes de lanternes descendent du toit jusqu'au sol. Leur nombre, la variété des couleurs, la diversité des formes, qui reproduisent toutes les figures géométriques le tout agencé avec symétrie fait du collège une mer ruisselante de phosphorescence.

La procession se forme de nouveau et se déroule aux regards comme les anneaux d'un immense serpent. La cavalerie, les flambeaux, au nombre de cinq cents ouvrent la marche et ces lumières montant, descendant selon les caprices du chemin, ondulant à droite et à gauche, donnent à la promenade un air fantastique qui rappelle les sorciers de l'île d'Orléans. Pour augmenter l'illusion, la fanfare, au milieu, envoie au loin dans la nuit-écho ses accords joyeux. Les élèves forment une double haie et au centre marchent lentement les nombreuses voitures de gala où sont montés nos hôtes distingués.

La foule dans les maisons, sur les trottoirs ou fermant la marche, lance jusqu'aux nues les vieilles chansons canadiennes. Même un barde thérésien a pris la plume, ou mieux, il a fait appel à son génie de chansonnier et a composé pour la circonstance une ariette où la bonne volonté a chassé certainement la poésie, la césure, la quantité, mais a gardé quelques bons traits d'esprit, et un peu la

rime toujours très modeste, il est vrai, même pres-
que nue. Je me permettrai de citer le 2ème et le
4ème couplets. Air : *Les deux gendarmes* :

Le premier qui a bâti une cabane,
C'était à la place du lieu saint
Il la couvrit en écorce,
Il se nommait Paul Desjardins.
Aujourd'hui, s'il revoyait Ste-Thérèse,
Je crois qu'il ne se reconnaîtrait pas
Tra la la.

Le père Lagarde, par un beau dimanche
Se promenait le long de la Rivière aux Chiens
S'il avait eu un chemin de fer
Il aurait été se promener plus loin
Parlons donc un peu du téléphone
Comme il aurait aimé cela !
Tra la la.

Il fait bon entendre ensuite toutes ces grosses
voix répéter allègrement le refrain :

Thérésiens, répondez en chœur,
Vous savez que M. Charlebois
Veut qu'on fête le centenaire
Et le chômer dans tout son éclat.

Ces vers sont signés : "G. Blondin."

En parcourant les rues St-Louis et St-Lambert,
nous admirons l'école des garçons dont la belle
illumination a un cachet particulier. Disons de
suite que toutes les maisons du village, même la
plus humble, la plus pauvre a ses lumières. Mais
dans ces rues, l'arche et la résidence de M. Debien,
insituteur, flattent particulièrement l'œil. La pro-
menade tombe sur le chemin de l'église ; le manoir
de M. D. Moris est bien éclairé. Mais c'est l'église
qui éblouit ! On se croirait le jouet d'une féerie.
Dans les tourelles, des lanternes, la grande rosace
renvoie toutes les couleurs du prisme. Sur le
terrain qui s'élève en pente entre les trois rangées
de trottoirs, on a planté une vraie forêt : des cen-
taines d'arbrisseaux avec leur verdoyante parure

ont reçu près de mille lanternes aux couleurs et aux formes capricieuses qui éclairent à *giorno* cette colline et relèvent l'éclat des transparents. En haut dans la croisée qui couronne la porte principale, le chiffre 100 avec l'inscription : *Memor fui dierum antiquorum ut sit memoria eorum in benedictione*. Plus bas, sur le perrou supérieur : 1ère messe célébrée le 7 oct. 1788 ; en descendant, un transparent représente la vieille église, le vieux presbytère et le bocage qui les enveloppait ; sur la dernière marche, dans une harpe : 1868 Rév. L. A. Charlebois. A droite et à gauche, le nom des anciens curés et la date de leur nomination, encadrés dans des doubles harpes enjolivées de feuilles d'érable : 1789, F. Hébert ; 1792, L. G. Arsenault ; 1802, M. Taschereau ; 1809, B. Lajus ; 1814, C. Besseur ; 1812, C. Ducharme ; 1849, J. Duquet, 1857, L. Dagenais.

A côté, faisant pendant à l'église, le couvent mérite une mention spéciale. Sur la galerie supérieure deux longues banderolles blanches bordées en vert et dorées courent d'une extrémité à l'autre avec cette inscription : " Bénis soient les fondateurs de cette paroisse et leurs successeurs."

De chaque côté de l'escalier, sur les piliers, sont deux blasons du pape Léon XIII avec les mots : " époque d'or ; époque solennelle."

A chaque bout, des oriflammes avec le chiffre 100. Enfin, la grande et belle inscription : " O centenaire si riche en souvenirs !" Toutes ces beautés brillent dans la nuit éclairée par toutes sortes de flambeaux qui semblent danser au milieu des arbres du parterre.

La procession passant sous le grand arc éclairé par la lumière électrique (tous les arcs sont aussi éclairés) infléchit vers la grande rue et s'extasie à la vue des décorations et d'une illumination qui attestent que Dame veuve Lecomte et ses Delles ont déployé tout ce que peut enfanter la délicatesse du goût aidée, de la fortune. Nous sommes dans la rue St-Joseph. Le bloc Mathieu,

où habitent MM. A. Limoges et Dr Delorimier ainsi que les résidences du notaire Germain, de M. O. Chapleau. E. Bastien, N. Desjardins, Merrill, E. Paquet, l'hôtel Jérôme, soulevèrent tour à tour des applaudissements. Il en est de même pour les maisons de MM. Naubert. B. De-lauriers, Brunet, Rochon et l'hôtel Forget, au coin des rues Turgeon et Dubois.

La grande rue plus que les autres est belle, brillante. Elle devait avoir la palme et elle l'a méritée. Au des-us des têtes, formant un nouveau firmament, des bandes de drapeaux et de lanternes courent d'un côté à l'autre, du toit d'une maison à celui de celle qui fait face. On a multiplié les lumières et les couleurs, et tous ces rayons bleus, rouges, jaunes, violets, verts, tombant sur les promeneurs, projettent sur la terre ou sur les demeures de grandes ombres en mouvement, et nous croyons être, dans une immense salle, spectateurs d'une scène de fantasmagorie.

VI FEU D'ARTIFICE

Nous sommes arrivés à la fin de la première journée ; elle n'avait plus qu'à recevoir son couronnement. Ce fut le feu d'artifice. Sur le petit coteau, si connu des anciens élèves, un peu plus haut que la cour actuelle des petits, en face des galeries qui regardent vers le nord, la pyrotechnie avait installé ses instruments ; les spectateurs étaient un peu partout. Le feu réussit bien, les fusées, les chandelles romaines, les soleils, certaines pièces dites de "feu japonais" n'étaient pas indignes d'être contemplés même après notre promenade au milieu des feux. Cependant, la pluie avait un peu gâté les différentes pièces qui retardaient à partir et à éclater. Ainsi le feu d'artifice se prolongea plus qu'on ne s'y attendait. Ce qui le fit paraître peut-être pas assez nourri. La lune et les étoiles ce soir-là avaient compris sans doute

que leur utilité avait cessé, elles s'étaient enfuies au loin depuis longtemps. Les mortels après tant d'émotions éprouvent le besoin de se reposer ; c'est ce que chacun s'empessa de faire pour se préparer à la grande cérémonie religieuse du lendemain.

VII. CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE

Un jour néfaste... c'était au mois de janvier 1885, le matin de l'Épiphanie : le bon vieux temple était devenu la proie des flammes. Ce fut un jour de deuil pour Ste Thérèse, bien des larmes furent versées. Mais grâce au zèle du vénérable curé Charlebois, grâce à la générosité et à l'esprit de foi des citoyens, une magnifique église s'élève aujourd'hui sur les ruines du temple d'autrefois. C'est cette église qui a été consacrée avec pompe et solennité.

La consécration a été faite par Sa Grandeur Mgr l'archevêque Fabre. Il avait pour diacre M. l'abbé H. Lecours, curé de la Longue Pointe, pour sous-diacre M. l'abbé Rossall, de Manchester, Angleterre. Mgr N. Z. Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac chanta la messe. Mgr Fabre, Monsignor Tanguay et 70 prêtres assistaient au chœur.

VIII.—DINER.

Le dîner fut pris dans le grand réfectoire des élèves. Avec le clergé M. le curé avait convié plusieurs laïques : MM. Chapleau, Nantel, députés, les Drs Desjardins et Delorimier, les présidents des divers comités, les marguilliers, les syndics de l'église, les maires et les membres des conseils municipaux. A la fin du repas, Mgr Fabre adressa quelques paroles et annonça que le surlendemain, vendredi, dans l'église Ste-Thérèse, un service serait chanté pour Mgr Bourget et les anciens curés.

IX.—DÉPART

Mgr l'archevêque, vers les 4½ hrs P.M., s'embarquait pour St-Augustin où il commençait sa visite pastorale. Dans l'après-midi, Mgr Lorrain est allé visiter sa mère à St-Martin.

Le soir, lorsque le convoi de 7½ hrs arriva, en route pour Montréal, la scène était solennelle à la gare. Nos nombreux visiteurs pressaient la main à tous les citoyens et amis qui leur faisaient la conduite. De sorte que les voyageurs, qui occupaient le train et étaient ignorants des événements accomplis au milieu de nous, ont dû s'imaginer que Ste-Thérèse était une grande ville. Puis, la pluie a repris, de sorte que toute la fête s'est passée entre deux orages.

Citoyens de Ste-Thérèse, vous devez être contents de vous. Vous avez fait des dépenses, vous avez travaillé le jour et la nuit, vous vous êtes tourmentés, agités, mais vous avez réussi au-delà de toute les espérances. Votre fête a été belle, grandiose, sous tous les rapports. Les visiteurs n'avaient pas assez de louanges pour admirer votre zèle, votre esprit d'entente cordiale. En un mot, vous avez rempli votre devoir de citoyens et de catholiques dans cette circonstance mémorable, et vous l'avez fait noblement. Votre bon curé et son bras droit, celui qu'on a appelé la cheville ouvrière des apprêts, véritable téréisien de naissance, d'éducation, doivent être satisfaits de vous, sinon ils seraient difficiles à contenter.

Les jours suivants ces braves habitants de Ste-Thérèse exprimaient leurs sentiments après toutes les émotions de ces deux jours, et plus d'un renonçait à l'espoir de voir semblables démonstrations se renouveler et d'assister au deuxième centenaire.

Eheu ! fugaces, Posthume !!!

S. ROULEAU, ptre.

Lettre de Rome

UN PÉLÉRINAGE AUX CATACOMBES.

Un matin du mois de novembre dernier, en compagnie d'un frère aîné de la famille Terésienne, le Rvd T. Sauriol, ptre, votre tout dévoué correspondant s'acheminait à travers les rues de Rome vers la porte St-Sébastien, en route pour les Catacombes de St-Calixte. Nous étions au vingt-sixième jour du mois, presque au lendemain de la fête de Ste Cécile. Autorisés à cet effet, nous avons le bonheur d'aller offrir le saint sacrifice de la messe dans la crypte du cimetière de St-Calixte dite "chapelle de Ste-Cécile", où s'est solennisée, cette année comme par le passé, au milieu d'un grand concours de pèlerins la fête de l'illustre vierge martyre.

Il était six heures : les dernières ombres de la nuit enveloppaient dans une demi-obscurité les édifices et les monuments de la grande ville ; ses habitants pour la plupart dormaient encore. La rue "Nationale" était déserte, c'est à peine si nous y pûmes rencontrer un cocher de place, qui voulut bien nous conduire à destination ; de pluieux qu'il était la veille le temps était "tourné au beau", un vent chaud nous faisait penser aux premiers jours de septembre au Canada.

Nous roulions donc sur le dur pavé des voies romaines. Bientôt, nous tournons aux pieds du Colisée, arène glorieuse où tant de héros ont confessé et scellé de leur sang la foi au Christ, Fils du Dieu vivant. Laisant sur notre droite les ruines du Capitole et de l'antique forum, nous passons sous l'arc de triomphe érigé jadis par le sénat et le peuple romain au premier empereur chrétien, Constantin le Grand. La nuit se dissipe : l'aurore grandissante nous permet de mieux apercevoir les ruines des palais des Césars, celles des Thermes de Caracalla, plus loin le tombeau des Scipions... encore et toujours de gigantesques ruines, qui nous parlent

éloquement de la vanité et du néant des magnificences terrestres. Nous franchissons la porte " St-Sébastien ", nous sommes dans la campagne romaine, sur cette " voie Appienne " si riche en souvenirs historiques, la reine des voies romaines, di-ait-on autrefois, la reine des voies chrétiennes, a dit avec non moins de raison un auteur de nos jours. Le cadre de mon récit ne me permet pas de raconter tout ce que ces murs, ces monuments, ces pierres, ce pavé lui-même nous redisent d'un passé glorieux ; remarquons pourtant sur notre gauche, au second mille de la voie Appienne, une église de modeste apparence, à laquelle se rattache une touchante tradition. Fuyant la persécution de Néron, le premier évêque de Rome rencontre le Sauveur qui dirige ses pas vers la ville. "*Domine, quo vadis*" Seigneur, où allez-vous ? demande saint Pierre tout ému " Je vais à Rome, répond Jésus, pour y être de nouveau crucifié. " Le disciple comprend, rentre dans la ville, bientôt il est jeté dans les liens, puis, comme son Maître, attaché à la croix. Ce petit édifice que nous voyons ici, rappelle le souvenir de cette rencontre ; on le nomme l'église du "*Domine, quo vadis ?*"

C'est depuis ce pieux sanctuaire jusque vers la célèbre basilique de St-Sébastien, que s'étend l'espace d'un mille environ, le long de la voie Appienne, la " Vigne des Catacombes de St-Calixte. " La garde de cette vigne sainte a été confiée, il n'y a que quelques années (sept ou huit ans), aux fils de St-Bernard, à des trappistes français : c'est donc à la porte de leur monastère que nous allons d'abord frapper.

Nous sommes reçus avec beaucoup d'égard et de déférence ; le but de notre visite est connu, nous nous dirigeons vers l'entrée principale de la " Catacombe. " Pendant que le père St-Sébastien, jeune prêtre trappiste qui veut bien s'occuper de nous être utile, transporte dans la métropole souterraine le matériel nécessaire à la célébration des saints mystères, nous jetons un regard autour de nous. Nous sem-

mes au point culminant de la colline. Au loin, sous les feux du soleil levant, Rome déroule à nos yeux un magnifique panorama de coupoles majestueuses, de superbes villas, d'antiques monuments et de ruines grandioses ; vers l'ouest, des collines plus modestes et moins lointaines dessinent le cours sinueux du Tibre à travers l'immense campagne romaine ; à nos pieds, une plaine désolée nous parle des grandeurs d'autrefois par les innombrables débris de marbre et de porphyre, de sculpture de toute sorte, épars çà et là sur le sol qui recouvre les Catombes. Quel endroit béni et quelle heure choisie pour offrir à Dieu le chant du matin, dans l'office de prime : *“ Jam lucis orto sidere Deum precemur supplices.”* — “ Déjà l'astre du jour brille dans les cieux, ô Dieu, à vos genoux nous sommes suppliants... afin qu'aujourd'hui et toujours, à l'accomplissement de votre justice soient dirigées et nos paroles et nos pensées et nos œuvres ! ”

Une demi-heure plus tard nous étions dans la crypte de Ste Cécile, à trente pieds sous terre. Plus vaste que la plupart des chapelles souterraines, celle de Ste-Cécile mesure dix-huit pieds de long sur quinze de large environ ; un grand et haut lucernaire lui envoie une abondante lumière. Sur l'une des parois se voit l'image de trois saints : Polycarpus et Sebastianus, martyrs, et Quirinus, évêque ; sur la muraille qui est en face on aperçoit le portrait d'une jeune femme richement parée, entourée de fleurs de rose qui sortent de terre à ses pieds, c'est sainte Cécile ! Un peu plus bas dans une niche légèrement creusée, est peint en style byzantin un buste du Sauveur, et tout à côté dans un encadrement noir le portrait au pied d'un évêque, St Urbain. A ce mur, si richement décoré, est adossé l'autel dédié par le pape Pie IX, de vénérée mémoire, à la “ Vierge et Martyre Cécile ”. Enfin, cette grande excavation que nous voyons à droite a renfermé la dépouille sacrée de la sainte pendant près de sept siècles — du deuxième au neuvième — époque à

laquelle elle fut transportée par ordre du pape Pascal I dans l'église élevée en son honneur au Transtivère, sur l'emplacement de sa propre maison qu'elle avait donnée au souverain pontife. De nombreuses couronnes de fleurs naturelles et de verdure sont suspendues aux parois; la niche sacrée où la sainte a si longtemps reposée est toute couverte de fleurs variées, pieux restes de la solennité de dimanche dernier.

Nous nous servons la messe mutuellement : cette solitude souterraine, ce silence profond, ce moine en robe de bure, mon vénérable compagnon dans l'humble attitude du servant de messe, tout m'impressionne. Ici revit la primitive Eglise dans des souvenirs touchants de simplicité et de ferveur, ici se retrouve dans la poussière de nos premiers martyrs la trace de nos mystères et des dogmes de notre foi! Quel sanctuaire pourrait faire naître de plus douces émotions? Quel prêtre ne se sentirait pas ému jusqu'au plus profond de l'âme, en montant à cet autel, en s'inclinant pour le baiser :

“ *Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum, quorum reliquiae hic sunt!* ” “ Nous vous prions, Seigneur, par les mérites de vos saints, dont les précieuses reliques reposent ici! ” Puis, lorsqu'à notre voix, le Dieu des confesseurs et des martyrs est descendu dans ce sanctuaire des premiers jours de l'Eglise, comme il fait bon de Lui dire : “ A nous aussi pécheurs, daignez donner, ô mon Dieu, une part de vos bienfaits en nous associant à vos saints apôtres et martyrs—à Jean et à Etienne... à Agnès et à Cécile! *Nobis quoque peccatoribus! cum Joanne et Stephano... Agnete, Caecilia!* ” Mon Dieu que vos œuvres sont admirables et que vous avez fait grand le mystère de vos autels! Mieux que jamais je comprends mon indignité! “ *Domine, non sum dignus!* ” Mais dites un mot, et mon âme sera guérie : “ *Dic tantum verbo et sanabitur anima mea!* ”

Nos messes dites, nous nous agenouillons devant

l'excavation qui a servi de tombeau à sainte Cécile. Au milieu des fleurs dont elle est jonchée, j'avais placé quelques humbles médailles frappées à l'effigie de la sainte, je les retire en m'emparant également d'une rose qui s'est fanée sur cette terre bénie. Ces humbles médailles, elles iront là-bas, au pays, redire à des parents et à des amis chéris, que sur les tombeaux des martyrs je me souviens de ceux que j'aime; cette fleur desséchée, elle me rappellera plus tard les émotions de cette première messe aux catacombes.

Le soleil venait à flots ses rayons éblouissants de lumière et de chaleur quand nous remontâmes à la surface du sol pour nous rendre au monastère. Toujours fidèle au souvenir de Ste-Thérèse, mon bon ami ne voulait pas partir sans emporter un *petit mémorial* de son pèlerinage aux catacombes. Sur sa prière, le père Saint Sébastien voulut bien lui remettre "un morceau de sarcophage", extrait des fouilles faites au cimetière souterrain. Désormais, le musée de son cher séminaire possèdera cette pierre modeste peut-être, mais qui au point de vue historique et religieux n'est pas sans valeur.

Au monastère, une table nous était dressée. Ici le père Saint Sébastien nous fit ses adieux en nous confiant aux soins d'un religieux diacre, le père Gabriel, chargé des devoirs de l'hospitalité; et certes elle est large l'hospitalité de ces bons pères trappistes. Si mortifiés pour eux-mêmes, ils n'avaient pas cru devoir nous faire connaître leur sévère régime, mais au haut du grand crucifix qui préside dans ce réfectoire, une parole de nos saints livres nous exprimait bien l'esprit de cette sainte maison: "Ils me donneront du fiel en nourriture et m'abreuveront de vinaigre." (Ps. 68).

Il était neuf heures quand nous prîmes congé de nos hôtes, pensant avec raison que la garde des sépultures sacrées ne saurait être mieux confiée qu'aux pieuses mains de ces austères trappistes. Tout en recueillant les suffrages des saints qu'on y

invoque, le pèlerin des catacombes remporte aussi de grandes leçons et de grands exemples de la part de ces moines, si dignes de veiller et de prier sur le tombeau des premiers serviteurs du Christ.

ELIE J. AUCLAIR, PIRE.

Collège Canadien à Rome, 8 décembre 1891.

Bonnes Paroles

Nos lecteurs nous sauront gré — ou du moins nous pardonneront — de leur offrir encore des extraits de notre correspondance : paroles trop aimables, trop flatteuses, trop indulgentes à notre égard, mais témoignage non équivoque et précieux pour nous de l'intérêt que l'on porte à nos *Annales* :

Je viens un peu tard vous apporter mon brin d'encouragement à votre publication ; veuillez croire tout de même que je n'en désire pas moins son succès le plus complet. Il me semble que vos *Annales* doivent être accueillies, non pas seulement comme note d'agrément, mais comme pièce de fonds. Je vois en elles des pages ouvertes aux professeurs comme aux élèves. Elles nous redisent les élans du génie de ceux qui président et de leurs jeunes élèves, espoir de nos familles et de la société. Elles nous passent quelque chose de ces superbes moments d'un collège en réjouissance, en travail ou en prière. Elles stimuleront les gardiens du présent dans l'amour des nobles choses, et vienront empêcher les anciens d'oublier complètement les plus beaux moments de leur vie. Je salue donc, de tout cœur, votre retour au pays de l'impression, au foyer des connaissances et au sanctuaire des souvenirs. Cette absence était vivement regrettée, et vous venez réjouir la vie de ceux que vous avez formés à en porter noblement le poids. Qu'ils sont heureux les enfants de Ste-Thérèse ! Ils ne seront pas oubliés, vos annales consacreront désormais leurs souvenirs. N'étant pas de leur nombre j'envie leur position et admirant votre tendresse et votre délicat prévoyance, je veux au moins jeter quelques fleurs de souhaits et de juste appréciation sur vos pas. Respirez à l'aise, vivez de l'amour de votre glorieux passé et d'espérance dans votre avenir ! Réjouissez les cœurs de ceux qui font la lutte ; le soleil couchant de leur vie sera moins sombre en vue des astres nouveaux et déjà si brillants que vous leur montrez à l'horizon.

Mes souhaits ne manqueront pas de se réaliser parce que je vois que vous avez mis dans vos intérêts le glorieux St-Joseph. Il vous a permis jusqu'à présent non-seulement de nager, mais de surnager. Il vous mènera et vous fera bien arriver

C. B.

Quel plaisir m'ont apporté vos "Annales !" Après dix années d'absence, qu'il est doux d'entendre parler de l'institution où l'on a fait ses études ! Quel monde de souvenirs roses réveillent ces pages fraîches et suaves comme le jeune âge dont elles donnent la peinture ! Non, non, les Annales " n'étaient pas mortes." Si elles ont dormi, c'était d'un sommeil réparateur ; et elles se réveillent aujourd'hui animées d'une vie pleine d'immortalité. Il y a dans le séminaire de Ste-Thérèse une surabondance de sève et de vitalité que de nombreux désastres n'ont pu tarir. De longues années d'épreuves n'ont fait que raviver cette affection immense et puissante qui relie les enfants à l'Alma Mater, et l'Alma Mater aux enfants. Nous avons pleuré sur vos malheurs et nous nous réjouissons en constatant que la magnificence du nouveau collège ne fait pas oublier les fondations de l'ancien, et que vous ne laissez perdre aucun des souvenirs du passé. Les Annales voient un nouveau printemps après un long hiver, et les fleurs dont elles sont chargées promettent la plus abondante moisson.

T. L.

Penser c'est vivre, se resouvenir c'est revivre a dit quelqu'un ; et les *Annales*, avec leurs mille souvenirs riants et agréables, sont bien faites pour nous faire revivre de la vie du passé : vie marquée de tant d'incidents, vie coulée sous les chaudes effusions de la tendresse de notre *Alma-Mater*.

C'est toujours avec bonheur qu'elles seront reçues chez moi ; car, comme enfant de Ste-Thérèse, j'aime que des plumes autorisées retracent dans des pages inoubliables l'histoire de ma famille, en montrent les nobles destinées, en publient les travaux. Quand les traditions familiales sont conservées dans tout leur éclat et leur pureté, les arrière-neveux héritent de précieux enseignements qui leur sont d'une grande utilité pour sauvegarder l'honneur de leurs ancêtres.

J'applaudis donc de toutes mes forces à la renaissance des "Annales" qu'un silence par trop prolongé me rend encore plus chères.

Que les vents et les flots de la popularité leur soient légers.

G. B.

PENSEES DE DECEMBRE

Décembre est venu cachant d'abord, puis prodignant les dons qu'ils nous apporte; glace, neige, verglas, tempête, poudrerie. L'écolier est joyeux; il met de côté cet air maussade, ennuyé, cette figure allongée qu'il a su prendre dans les jours sombres de l'automne. Le spleen laisse parfois les côtes de la brumeuse Angleterre à la recherche des joyeux fils d'Albion: s'il lui arrive de se tromper d'adresse faut-il lui en vouloir? Je sais quelqu'un mettant toujours le spleen au compte de l'atmosphère, qui n'est pas toujours coupable, je suppose; mais les savants n'y regardent pas de si près. Tout de même quel scélérat de temps que ces jours de pluie et de boue. Du sombre au firmament dans les nuages, du sombre sur la terre, du noir dans les chemins, du brouillard dans l'âme; c'est à exaspérer les humeurs les plus bénignes. Trouvez alors de la patience, de la résignation dans cet enfant et cet adolescent, qui ont soif du grand air, éprouvent un besoin irrésistible de mouvement et d'action.

La neige donc pour l'écolier canadien, le bon hiver avec sa bise mordante est un temps béni qui déride les fronts, met du soleil dans l'âme et fait rayonner la joie au cœur. Plus de congés longs comme une année, passés dans la poussière d'une salle — durant lesquels il faut tuer l'ennui à grands coups de mauvaise humeur. Désormais, en avant les braves — le petit canadien l'est toujours. — Chaussez la raquette, le patin; avec le vent lutez de vitesse sur la glace de nos rivières; gravissez collines et coteaux; réexplorez ces poétiques ravins que tant de fois ont parcourus nos anciens. Comme eux, vous aimerez à y avoir audessus de vos têtes tourbillonner la tempête, les arbres dépouillés agiter follement leur rameaux frissonnant tout haut sous l'aquilon qui se déchaine, tandis que les beaux sapins, ces "arbres fins", comme dit le poète, tout fiers de leur verdure et couronnés de blanches étoiles, se-

couant majestueusement leur épais feuillage, laissent tomber sur vous une poudre fine et blanche, qui "étincelle au soleil". Armez-vous de la *cross*e neuve dérobée à la forêt voisine, poursuivez, frappez sans craindre l'épaisseur de la neige, frappez encore, frappez toujours la balle capricieuse et légère. Avec de la gaieté au cœur, de l'incarnat aux joues, vous trouverez alors dans Zigliara, Demosthènes, Cicéron, Virgile, Tite Live, César, Phédre un charme que vous ne soupçonniez pas.

En vous voyant vous épanouir sous le souffle du bonhomme hiver qui croyait vous glacer, sans être le vieillard de la chanson, j'aime pourtant vous dire convaincu et sincère : "Qu'on est heureux d'être à votre âge", sans souci du lendemain, sans regrets de la veille!.... J'entends vos protestations. Hélas! sur cette terre qui ne réclame pas! Les saints, sans doute; mais ils sont le petit nombre. Voici des bambins qui me crient, — pour me donner la preuve, je crois, que si leurs mains sont tachées d'encre, leurs bronches et leurs poumons sont en ordre parfait : "Être heureux au collège? L'hiver retranche-t-il la retenue? Enlève-t-il les leçons, les devoirs, les punitions". Puis les grands garçons viennent à la rescousse de leurs puînés "Être heureux au collège, c'est là de la mythologie. Être heureux au collège! cela peut-il être en ce temps des belles fêtes qui vont passer à peu près inaperçues pour la gent écolière? Noël dans la famille est si plein de douceurs. La veillée, le voyage à l'église, le retour, le réveillon, c'est à faire pester, et de la belle manière, contre cette invention du collège. Puis le premier de l'an, les Rois, les jours gras... "Et les voilà" se forgeant une félicité qui les fait pleurer de tendresse." Quelques uns en sont malades, malades d'un mal étrange, inconnu, qui exerce ses ravages là où la médecine ne sut jamais pénétrer.

— Mes amis, n'avez vous pas quelquefois rencontré de ces petits enfants à figure pâle, décharnée?

Leur regard exprime la faim ; la souffrance est gravée sur leurs fronts ; les haillons qui recouvrent leur membres aussi délicats que les vôtres vous disent les privations qu'il endurent. Ils n'étudient pas eux, trop souvent ils ont à pleurer, et cependant ils ne se plaignent pas. Quand vous, collégiens, passez sur la rue, ils vous regardent et envient votre bonheur. Longtemps ils vous suivent des yeux, puis un soupir s'échappe de leur poitrine : " Si j'étais écolier. "

Collégiens mes amis, vous avez votre part et la meilleure des biens de ce monde. Vous avez des parents qui vous gâtent presque par leur tendresse, des maîtres qui pour vous sacrifient leurs journées et leurs veilles, des confrères qui vous aiment : que vous manquerait-il encore ? Entourés que vous êtes d'affection et de soins vigilants, votre tâche est de bien jouer, bien dormir, bien étudier, bien prier : Y a-t-il en tout cela de si grandes amertumes ? Une règle sans doute, met de l'ordre dans votre travail et dans vos jeux. Est-elle aussi dure, aussi impitoyable que vous le dites ? Les congés et les bonnes fêtes vous ont ils jamais fait défaut ? Enfants, adolescents, acceptez donc la part de joie que Dieu vous a faite si large et qu'il vous donne en mettant dans vos cœurs, chaque jour, le contentement du devoir accompli. Laissez chanter ces cœurs en ces jours de fêtes ; laissez les chanter même loin du foyer paternel.

ARISTE.

23 décembre, 1891

PETITE CHRONIQUE.

DÉCEMBRE 1891.

Une visite. — Mercredi soir, 2 décembre, Dom Dunoyer (R. P. Léon), Prieur des Chanoines Réguliers de Sainte Marie Immaculée, et actuellement Supérieur de la mission du Lac Nominigou, était

de passage à Ste-Thérèse. C'était la première fois que nous avons l'honneur de présenter nos hommages à ces bons religieux qui remplacent les Pères Jésuites au Lac Nominique et viennent se dévouer à la grande œuvre de la colonisation. A ce titre, ils seront partout les bienvenus, particulièrement sous le toit térézien où ils possédaient déjà des connaissances, ou pour mieux dire des amis.

Fête de l'Immaculée Conception, 8 décembre.—Marie est plus que conçue sans péché, elle est l'Immaculée Conception, comme elle nous le déclare elle-même, à Lourdes : *Je suis l'Immaculée-Conception.* (réponse à Bernadette) c'est-à-dire non-seulement je suis pure, mais je suis la pureté même. "Elle est le type " essentiel et supérieur, l'architype de l'humanité " sans souillure, de l'humanité telle que sortie des " mains de Dieu, sans avoir été atteinte par l'élé- " ment impur que la faute de nos premiers parents " mêla à la source même de ce fleuve immense des " générations qui coule depuis six mille ans et dont " chacun de nous est une onde fuyante." *H. Lasserre.*

A la Congrégation (division des grands) il y a, dans la matinée, réception solennelle de trois nouveaux congréganistes qui viennent s'enrôler sous la bannière de Marie, se faire chevaliers sans peur de la Vierge sans souillure. Ce sont : W. Cousineau, élève de *cinquième*, A. Emery et J. Gauthier, élèves de *sixième*.—Heureux jeunes gens ! qu'ils portent partout avec un cœur joyeux et une vertu invincible l'insigne de leur profession, l'honneur de combattre sans trêve ni merci—sous la garde de celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille—le monde, la chair, Satan et toute sa vilénie.

Une partie de "Base-Ball" en mi-décembre.—Décidément l'hiver ne veut plus commencer qu'en janvier ; et, si cela continue, décembre ne sera plus ce mois froid, neigeux, déversant le vent et la tempête et

faisant coïncider la saison rigoureuse avec le solstice d'hiver. Jusqu'à preuve du contraire, voici : dimanche, le 13, entre messe et vêpres, trois groupes de jeunes élèves armés de bâton, de balles, et pleins d'ardeur, quittaient leur cour pour s'élancer alertes et joyeux sur le coteau voisin. Dix minutes après, la balle rebondissait, sur un sol sec, poudreux, solide, favorable comme aux jours d'été ; il ne manquait que le gazon. Nos amis du sport ne voulurent pas manquer une si belle aubaine pour leurs yeux.

Nous tenons à enregistrer leur fait pour deux raisons : les féliciter de leur zèle d'organisation, et signaler la température exceptionnelle, les soleils de juillet dont nous avons joui durant la première quinzaine du mois de décembre 1891.

La neige, 15 décembre.—La voilà enfin venue tout de bon. Elle nous arrive soudain, après des jours d'été, poudreuse, tourmentée par la bise du nord-est, en bourrasques, en tourbillons.—A la bonne heure ! nous l'attendions depuis si longtemps. Elle nous ramène les courses en raquettes, les gaisades sur les coteaux, la glace, les patins, etc., et, avec cela, et mieux que tout cela, la gaité, la vigueur des poumons, la santé, la vie. Heureuse neige ! Espérons qu'elle ne sera pas aussitôt partie que venue.

Une autre bienvenue.—Les jeux de nos cours, si anciens qu'ils soient, dès qu'ils favorisent l'exercice corporel, sont toujours les bienvenus. Le *base ball* a désormais pris ses quartiers d'hiver, il a cédé la place : c'est maintenant le tour du bâton, du bâton crochu, de la *cross* traditionnelle. Comme les années passées, la tradition a été suivie sur toute la ligne. Les *crosses*, on va les couper au bois : première joie ; seconde : on les vend à l'enchère avec force harangues pathétiques. Puis, armes aux bras ! pif, paf, pan, flan : la neige vole, la balle siffle,

s'arrête soudain et siffle encore ; elle dépasse le but : victoire ! — Conséquence rigoureuse : respiration plus active, force vitale développée, joues roses, ardeur à l'étude. Accidentellement, un œil, un nez ou une joue sont noircis ; mais on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte. Donc, vive le jeu de crosse traditionnel !

A propos de givre — Opinion d'un physicien. — Ce matin, 20 décembre, dernier dimanche de l'Avent, nos érables ne sont plus ces troncs noirs aux bras nus ; ils sont revêtus d'un duvet blanc tout scintillant au soleil. Cette riche dentelle de givre, ces élégantes cristallisations en forme d'étoiles, ces arborisations de frimas prismatique et soyeux, est-ce un décor de fête pour Noël qui arrive ? — Phénomène du *givre spécial*, répond le physicien qui prétend tout expliquer. Écoutons sa théorie : “ Quand la température des corps descend au-dessous de 0° l'humidité de l'air se solidifie, sans passer par l'état liquide, et forme une couche à structure cristalline en petites houppes opaques et perpendiculaires aux surfaces auxquelles elles adhèrent. C'est le givre ordinaire ou *gelée blanche* qui se voit dans les vitres et dans les appartements où il forme une espèce de rideau retenant la chaleur intérieure. — Le *givre spécial* a une toute autre origine, car la basse température des corps n'est pas due, ici, au rayonnement nocturne, et cette espèce de givre se forme aussi bien pendant le jour que pendant la nuit. Il se produit toutes les fois qu'un vent chaud et humide succède à un froid vif et prolongé et que les corps demeurent pendant un certain temps à une température inférieure à celle de l'atmosphère. Le phénomène se continuera tant que cette température restera au-dessous de 0° et que le soleil n'aura pas dissipé la grande humidité de l'air atmosphérique.” (Daguin.)

C'est froid comme glace, mais c'est juste. Après

cela, faut-il dire: adieu, ô mystérieuse poésie! pends-toi, ô poète...? non, évidemment. Mais, chacun son rôle: *sua quemque trahit voluptas*.

Ordination.—Samedi, le 19 courant, étaient ordonnés prêtres au grand séminaire, MM. L. Desjardins, L. Gagnon, A. Préfontaine et A. Magnan. Les trois premiers sont des térésiens; nous ne pouvons oublier que le quatrième a demeuré un an comme professeur au milieu de nous.

A tous quatre nous souhaitons un sacerdoce heureux et fécond par les paroles que nous fournit la sainte Ecriture... *ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat*. Le 22 décembre, M. L. Desjardins est venu nous faire visite et a donné la messe de communauté.

SONNET

DUMES

adressé à mes confrères et amis, A. Préfontaine, L. Gagnon et L. Desjardins, ordonnés prêtres au grand séminaire de Montréal, le 19 décembre 1891.

A vos voix. Prêtres du lieu saint,
Par un redoutable mystère,
Sous les dehors d'un faible pain,
Jésus se cache au sanctuaire.

Au saint autel, en votre main
Dans le calice salutaire,
Du Rédempteur le sang divin
Coule du ciel jusqu'à la terre.

Mangeant ce pain, buvant ce sang
Oui! Que vos lèvres se ent tremblantes
Mais que vos âmes soient aimantes!

Veillent vos cœurs, en cet instant,
Se souvenir en leurs prières,
De vos amis, de vos confrères,

ELIAS,
Condiscipulus.

A travers les classes.—M. le Supérieur et M. le Préfet des Études ont fait une tournée générale à travers les classes, durant ce mois. A cette occasion, en *Philosophie*, A. David soutient contre Z. Perrault la thèse: *Entia contingentia revera agunt efficienter*.—En *Rhétorique* on traduit et analyse les discours d'Annibal et de Scipion à leurs soldats, à la bataille du Tésin. (Tite-Live).—En *Seconde*, traduction et appréciation littéraire d'une partie du 2e livre de l'Énéide.—En *Troisième*, on traduit plusieurs narrations de Tite-Live et de Quinte-Curce et l'on en fait l'analyse logique.—Revue semblable en *Quatrième*, sur quelques vies du Cornélius Népos; et en *Cinquième*, sur quelques passages du De Viris.—En *Sixième*, de la grammaire, encore de la grammaire, toujours de la grammaire: c'est utile! et "la grammaire latine n'a-t-elle pas toujours raison?"

Noël.—Savez-vous ce que l'on a dit de Noël, cette année? Qu'il n'était pas canadien! Chez nous la nuit de Noël doit avoir à son crédit une belle lune ronde, des myriades d'étoiles, une épaisse couche de neige, un froid de loup. C'est alors que l'on part joyeux pour la messe de minuit. L'on s'encapote bien chaudement; les enfants sont au fond de la *carricole*, et l'on file vers l'église. Mais qu'est devenu ce Noël d'autrefois. Serait-il atteint de la grippe! Cette année, pas de neige, pas de poudrerie, pas de froid, pas de lune! Une pluie glaciale, qui ennuie, qui agace, qui met du noir dans l'atmosphère! Un épais brouillard qui vous transite, vous pénètre jusqu'aux os!

L'âme est sereine pourtant. Les cœurs chantent, car c'est toujours Noël. A minuit les cloches chantent aussi! Elles envoient dans l'air leur joyeuses volées. Debout, bergers! *Transeamus usque Bethleem!*

L'étable s'est transformée en la belle église de Ste-Thérèse. Une illumination, qui nous redit la clarté dont jadis était entourée la troupe céleste, inonde la nef et le chœur. Au-dessus de nos têtes,

l'on remarque presque une couronne de feux aux diverses couleurs ! Un puissant orchestre, écho des chants divins dans les plaines de Bethléem, fait résonner les voûtes de ses sons harmonieux. La foule est là, remplissant les parvis sacrés. Et la majesté du lieu saint en cette heure solennelle devient plus sensible, plus touchante.

Le prêtre et ses diacres revêtus de leurs plus riches ornements, montent à l'autel : c'est la messe de minuit ! Les chant du *Kyrie*, du *Gloria*, du *Credo*, réussissent à merveille. Une partie, surtout, nous frappe par sa beauté : c'est l'*Hosanna* ! Les petites voix, quoiqu'incertaines, augmentent la force et la beauté du chœur. Et l'orgue joint à ces harmonies ses sons graves et puissants !

Voici le moment des ineffables délices ! Jésus s'incarne dans nos cœurs. Plus heureux que les bergers, nous le possédons en nous-mêmes !

Deux prêtres le distribuent également à la foule ! Quel beau spectacle de voir cette population chrétienne et remplie de foi s'approcher tout entière de la table sainte. Quelle consolation pour notre cher curé malade de voir ses paroissiens répondre si dignement à son appel qui cette fois vient de loin. Nos prières le rétabliront. Elles le rétabliront, nous l'espérons du moins, et le ramèneront bientôt au foyer térézien.

La grand-messe terminée, le prêtre monte à l'autel une seconde fois ; c'est la messe de l'aurore. Eclatent alors les joyeux cantiques ! Quel charme de poésie naïve dans ces vieux Noës ! C'est le cri des bergers allant à la crèche : "*Ça bergers assemblons-nous, etc., etc.*" ! C'est l'admiration, la joie de l'univers entier à la naissance du Sauveur : "*Nouvelle agréable, etc.!*" "*Il est né le Divin Enfant, etc.!*" Ce sont les refrains de la troupe céleste : "*Gloria in excelsis Deo, etc.!*" Notre âme se dilate et s'épanche dans ces chants ! Pour ma part, j'y trouvai ma meilleure action de grâces !

Puis, heureux d'un bonheur que nous ne connais-

sons que cette nuit là, nous revenons au collège ! Un frugal *réveillon* nous attend ! Quelque chose de mi-ux peut se trouver sur la table des rois, des riches et des grands du monde ! Mais joie plus franche et plus cordiale, jamais ! Et comment ne pas s'aimer lorsqu'on vient d'adorer le Sauveur commun et participer au banquet sacré !

Après le réveillon, le coucher !... et le sommeil, qui ne se fait pas attendre ! Jusqu'à sept heures du matin, il n'y a place dans notre dortoir que pour les beaux rêves dorés !

A la prière, nous saluons avec plaisir l'apparition de notre bonne vieille crèche : c'est toujours la même étable, ouverte à tous les vents, avec sa frange de glaçons, sa couche de frimas ! En était-il ainsi à Bethléem ? Il est permis d'en douter ! Mais j'aime à voir la crèche de mon Sauveur me prêcher ainsi le dénûment et la souffrance ! Le petit Jésus, rose et blanc, nous apparaît encore sur la froide paille. Le bœuf et l'âne sont à leur poste ! Joseph et Marie dans une pose respectueuse ! Et l'antique inscription : "*Gloria in excelsis Deo,*" domine toujours dans les sapins !

La grand'messe nous réunit encore devant les autels du Dieu nouveau-né. Même programme qu'à la messe de minuit ! Messe d'*Arens* avec accompagnement d'orchestre ! Professeurs et élèves se surpassent.

L'orgue est tenu par un maître, le Dr Fortier d'Ottawa !

Le prédicateur, M. H. Cousineau, nous montre ce que la naissance de Jésus, si pauvre en apparence, renferme de grand, de magnifique. Dès son berceau, Jésus reçoit l'adoration des hommes ! Et sa gloire ira toujours croissante. Dans cet Enfant, les malheureux ont un frère, les esclaves un libérateur, les enfants un ami, les docteurs un maître, les rois un modèle, la mort un vainqueur !

Au salut, dans l'après-midi, monsieur le notaire Desjardins de Ste-Thérèse, rendit avec justesse et

éclat l'*Ave Maria* de Gounod. Sa belle voix mériterait de se faire entendre dans les cathédrales !

En somme, nous eûmes cette année un Noël tout plein de musique et de poésie ! Nos remerciements et nos félicitations à qui de droit.

P. C.

Une visite du R. P. Lacombe, 29 décembre — Il n'est pas étranger à Ste Thérèse l'aimable et vénéré père Lacombe ; il veut bien nous faire l'honneur et le plaisir d'une visite chaque fois qu'il revient au pays. A notre tour, nous voulons lui en témoigner toute notre reconnaissance ; car ses vi-*vi*es non-seulement nous honorent, mais elles nous font du bien. Sa belle âme qu'il nous livre sans fard, son cœur sensible et bon, son langage aux allures franches et naïves, son geste expressif, sa spirituelle causerie, tout nous captive en cet homme de Dieu, pendant que l'aurore de ses grandes œuvres ravit notre admiration.

Il ne craint pas de payer de sa personne chaque fois qu'il vient nous visiter. Ses laborieuses missions de jadis, ses chères familles sauvages qu'il a refaites à l'image de Dieu, il les aime toujours, il les suit des yeux et du cœur ; il en parle surtout avec une tendresse de père. Père, il l'est en effet, au milieu de ses tribus nomades auxquelles il a donné la foi et dont il est aujourd'hui l'âme, la vie, le soutien.

Combien nous l'aimons le cher Père, lorsqu'il nous raconte ses légendes favorites ou quelques uns des épisodes émouvants de son héroïque vie de missionnaire : *la vengeance d'une femme*, — *la femme prisonnière*, — *la femme chef*, dans ce style et avec cette couleur locale, ce grand geste, cette manière à lui qui intéressent si vivement ! Combien nous l'aimons avec son franc rire, son humeur gaie, sa grande délicatesse de sentiment, sa profonde sympathie pour les malheureux, son esprit d'entreprise, son zèle d'apôtre.

Puissent son vœu et sa prière être exaucés, lorsqu'il prétend jeter son filet parmi nous, et en retirer une pêche abondante de vocations apostoliques !

M. le curé à l'Hôtel Dieu.— Depuis le 26 novembre, il y a un vide dans la famille. M. le curé est retenu à l'hôtel-Dieu, cherchant à refaire des forces qui s'en allaient depuis quelques mois. Parmi nos souhaits du nouvel an se trouve, il va sans dire, celui de revoir bientôt le bon curé rétabli et capable de reprendre son travail parmi ses paroissiens qui desirent si vivement son retour.

31 décembre.—Heure solennelle. L'année expire ; on éprouve le besoin de revoir sa vie et fixer à nouveau ses bonnes résolutions. Hier, M. S. Corbeil a exposé dans une allocution, à la chapelle, deux conditions essentielles du succès dans les études classiques : l'amour de la prière et l'amour de la pureté.

Ce soir, à 5 heures, tous les élèves se réunissent à la salle des *grands*. Il y a lecture des notes du mois. Puis, M. le directeur présente à M. le supérieur les hommages de la nouvelle année. Monsieur le supérieur fait les souhaits d'usage. " Bonne " année, c'est-à-dire une année pleine de mérites et " de véritables succès. Elle sera ce que vous la " ferez vous-mêmes avec cette bonne volonté, forte, " énergique, persévérante, qui ne se laisse point " décourager et qui sait aller jusqu'au bout du " devoir." M. le supérieur exprime, en terminant, le désir de pouvoir, demain, donner à chacun, comme les plus belles et les meilleures étrennes, le pain des forts, *omne delectamentum in se habentem*.

JANVIER, 1892.

Le Jour de l'An.—Salut à la nouvelle année qui porte nos espérances... nos illusions peut-être ! Voilà bien longtemps qu'au même jour le même mot

se trouve sur toutes les lèvres : bonne année !... Puis des poignées de mains, et des souhaits à foison : s'ils se réalisaient tous, nous aurions bien le ciel en terre.

Le jour de l'an au collège est un peu comme partout ailleurs : une époque de renouvellement, de vœux réciproques de bonheur, d'épanchement de l'amitié. On se visite, on est tous parents ce jour-là ; sous le toit de l'*Alma Mater*, ne sommes-nous pas tous frères ? La table y est même dressée ; mais à demain le dindon, s'il vous plaît, c'est vendredi, aujourd'hui. A demain aussi, la visite des parents, la bénédiction paternelle, les étrennes, les joies sucrées, les bonbons du confiseur à la mode, les douceurs, les tendresses maternelles.

Pauvre chère année 1892 ! que nous réserve-t-elle ? Nul ne le sait, puisqu'il faut l'avoir vécue, pour pouvoir le dire : les années sont comme les jours, elles se suivent, mais ne se ressemblent pas. Puisse celle-ci, du moins, ne nous ménager que d'agréables surprises !

Le 2 janvier.—Il est assez d'usage qu'une tempête de neige vienne assombrir cette journée et déranger bien des calculs. Cette année, nous n'avons point de neige, mais nous avons pluie battante et des chemins impraticables. Ce qui n'empêche pas toutefois la séance dramatique et musicale de commencer à l'heure fixée. Elle coïncide avec une assemblée politique qui nous enlève des auditeurs, mais nous vaut l'honneur d'avoir la visite de messieurs les ministres J. A. Chapleau, A. Ouimet et G. A. Nantel.

Nos élèves donnent une tragédie en cinq actes, du P. Tricard, S.J., "*Garcia Moreno*."

Garcia Moreno, quel grand nom parmi les plus grands de l'histoire ! " Trente ans seulement après les guerres de l'Indépendance de l'Amérique Méridionales, dans un des états révolutionnaires nés du démembrement des colonies espagnoles, écri-

“sant sans pitié les principes anarchistes du faux libéralisme qui régnait autour de lui, cet homme avait, par un coup de force, balayé les misérables qui s’engraissent aux dépens du peuple souverain, installé dans son pays un gouvernement aussi catholique que celui de saint Louis et tiré la nation du chaos où elle expirait. En dix ans, il avait réali-é au point de vue matériel et intellectuel des prodiges tels que l’imagination la plus audacieuse n’eut osé les concevoir.”

Homme d’indomptable énergie, admirablement doué de tous les génies, homme d’état, homme de guerre, homme de science et avec cela homme de Dieu cherchant avant tout le triomphe de la justice et l’établissement du règne du Christ. il meurt couronné de l’auréole du martyr, et, pour le plus grand honneur des sociétés modernes, vengeur et restaurateur du droit chrétien.

Avec un semblable héros, le poète n’avait qu’à être historien pour atteindre l’idéal. Aussi la tragédie du P. Tricard restera-t-elle encore plus qu’une œuvre poétique, une grande pièce d’éloquence, contribuant puissamment à faire aimer et bénir la mémoire d’un grand homme, et “à allumer dans les cœurs cette noble passion de servir ensemble l’église et la patrie, qui seule fait les grands esprits et les grands cœurs.”

Malgré le mauvais temps, l’assistance a été relativement nombreuse. On y remarquait l’honorable Commissaire des Travaux Publics, MM. J. Lonergan, curé de Ste Brigitte, Montréal, J. O. Dubois, curé de l’île Bizard, T. Archambault, curé de Ste-Monique, MM. Carrières, Mandeville, Laporte, Laliberté, vicaires, etc.

A en juger par les compliments que de bienveillants auditeurs ont voulu leur donner, plusieurs de nos jeunes acteurs ont bien rendu leur rôle. Sentir et bien rendre, voilà un art difficile pour lequel nos compatriotes paraissent avoir des aptitudes, manifestent du talent. Puissent leur sentiment et leur

don s'exercer toujours sur des sujets nobles et dignes de leur cœur chrétien, dignes de l'art qui a pour objet le véritable beau !

Les décors du théâtre étaient l'œuvre de MM. Monet et Sauriol, ptres. Grâce à notre fidèle électricien, M. Jean Roux, l'éclat et la disposition de la lumière électrique unis aux dessins de perspective ont contribué, sinon à transporter les spectateurs à travers les sévères paysages de Quito, du moins à mettre sous leurs yeux quelques scènes pittoresques et d'intéressants tableaux.

Voici en son entier le programme de la séance :

PROGRAMME.

OUVERTURE, - - - FANFARE.

GARCIA MORENO

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Par Henri Tricard, S J.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Garcia Moreno, <i>président</i>	J Waddel
Gabrielito, <i>son fils</i>	E. Bernier
Rafaël, <i>journaliste</i>	H. Ledoux
Ignatio, <i>étudiant</i>	L. Labelle
Un secrétaire de Morena.....	E. Lefebvre
Antonio, <i>ami du président</i>	J. Roussil
Noun, <i>indien serviteur de Moreno</i>	A. Lacroix
Un colonel.....	E. Lauzon
Polanco, <i>avocat, chef des conjurés</i>	A. Pilon
Rayo, <i>assassin de Moreno</i>	J. Leclair
L'ambassadeur du Pérou.....	A. Robillard
Andrade.....	V. Gaudet
Campuzano.....	A. David
Pedro.....	P. Cousineau
Diego.....	J. Geoffrion
Lévi, <i>juif</i>	R. Cadieux
Un crieur public.....	A. Nantel
Un insurgé.....	J. Verschelden

Un étudiant.....	U. Goddu
Deux ouvriers.....	C. Paquet et S. Gascon
Un sous-officier.....	A. Benoit
La foule.....	

 ENTR'ACTES

Marche	<i>Hauschild</i>	Orchestre
Marche cortège.....	<i>Gounod</i>	E. C. Marchand
La caisse, <i>monologue</i> ..	St-Gilbert.....	D. Martin
Les Rameaux.....	<i>Romance</i>	Faure
Sounds for the Alps.....	<i>Zikoff</i>	Orchestre
Directeur du Chant et de la Musique, M. T. ARBOUR		

 MONSIEUR L'INSPECTEUR

FOLIE DE JEUNES GENS

Bouly de Lesdain

<i>Personnages</i>	<i>Acteurs</i>
Mr Bernardin, maître de pension.....	S. Gascon
Gustave } espiègles {	A. Nantel
Léon }	A. Benoit
Caramel, cuisinier.....	A. Lacroix
Zozo, domestique.....	R. Cadieux
Farreau, écolier	C. Paquet
Ecoliers.....	

Finale: FANFARE.

La fête des rois, 6 janvier.—Elle était attendue; car c'est une de ces fêtes qui rayonnent de loin dans nos imaginations écolières, avec son éclat de majesté royale, d'appareil militaire, de musique bruyante et surtout de grande éloquence. Enfin elle est arrivée; et je sais plus d'un élève qui, pendant l'étude d'avant le souper, fut plus occupé à ruminer un discours qu'à préparer sa leçon de rhétorique ou de philosophie.

Sur qui va tomber, ce soir, le sort *envié* d'être roi? Voici: les fêtes ont parlé, il faut s'exécuter. Chez messieurs les prêtres: M. A. Sauriol; parmi nous: J. Lalumière, élève de Rhétorique; S. Guil-

let, élève de Troisième ; H. Leguerrier, élève de Sixième et le roi minuscule J. Brien doivent gravir les marches du trône.

Une table princièrement servie les attend au réfectoire des élèves, et six sentinelles vigilantes viennent monter la garde royale.

Le festin terminé, nos graves majestés toutes tremblantes se mettent en frais de visiter leurs dévoués sujets. Un peuple nombreux et une vaillante escorte, musique en tête, les accueillent avec empressement. Puis, silence ! voici que nos rois vont prendre la parole pour exposer leurs plans et leurs vues d'administration. En rois modernes qu'ils sont, ils parlent surtout par leurs ministres. M. L... dès son début, trouvant que sa galère ne vogue pas à souhait, remet à d'autres temps le soin de conter ses projets de gouvernement. J. W... affirme qu'il est odieux de partager l'onus sans prendre part aux honneurs et aux douces joies du festin royal ; ce qui parut peu flatteur à leurs majestés. Un autre ministre J. R... aime mieux parler administration à huis clos. M. B... s'exprime ainsi : " Majesté, comme vous n'êtes pas bien grande, je ne ferai pas un discours bien long " ; et, il se retire balbutiant bien bas ce qu'il pensait bien haut.

La musique joue ; on s'en tient là pour le moment, mais c'est pour recommencer plus fort quelques instants après, lorsque nos aimables souverains seront en présence de tout le pays réuni, grands et petits sujets. Là, le premier orateur appelé à haranguer le peuple, J. G... parle de deux choses bien disparates en apparence du moins : l'industrie laitière et le plain-chant. J. W... vient répéter ses saillies toutes spirituelles et qu'il faut prendre *cum grano salis*. Par bonheur, il y a ici un entr'acte. Le danseur D... danse comme à l'ordinaire ; et cette danse est suivie d'une chanson bien exécutée par C. V... mais dont le choix parut être d'un goût pour le moins douteux.

L'éloquence suspendue un instant ne s'est pas

endormie. Au contraire, nous voilà en face d'une avalanche de discours. Le citoyen A. R... suggère d'excellents moyens de conjurer la contagion en temps d'épidémie. E. L... propose, comme la plus grande sage-se d'un gouvernement, l'union toujours plus étroite de l'Église et de l'État. Le général de l'escorte royale J. L..., un quart d'heure durant, parle de tout un peu : révolution, politique, souhaits de bonne année, accolades fraternelles, etc. le tout couronné de quelques commandements brefs, exécutés avec une rare précision. L'allusion faite par le discoureur aux principes de 1789, provoque une réponse de la part du 1er souverain : elle est donnée à propos, comme bien l'on peut penser. Cependant la tribune ne désempare point, le grave P... après avoir égayé nos rois de deux jolies anecdotes, ose lancer le reproche de mollesse à l'intrépide guerrier qui venait de déployer son éloquence même à propos de *modes*. Mais le châtement ne se fait pas attendre ; le général blessé, au vif, va dans son ardeur toute guerrière jusqu'à remettre sa noble épée au roi, qui, tremblant à sa vue, se hâte de réhabiliter le brave à la confusion de son impudent détracteur.

Il semble qu'on allait en finir là avec ce déluge d'éloquence ; mais non. Le joyeux *Armand*, qui, tout soldat qu'il était, n'avait pas, je vous assure, *d'un vétéran l'attitude guerrière*, se prend à nous conter qu'il existe des lacunes dans les constitutions de la grande république américaine et de notre cher Canada. "A vous de les combler," conclut-il emphatiquement, en s'adressant à leurs majestés. Une parole dirigée contre le grave P... allait susciter un incident ; peut-être une joute oratoire des plus orageuses devait s'en suivre, lorsque nos puissants souverains, avides de sommeil plus que de discours, viennent arrêter le cours de ce fleuve de paroles qui coulait depuis deux heures. C'était assez, c'était plus qu'il ne fallait. La musique joue l'adieu aux beaux rêves ; l'illusion s'est enfuie ; les

rois sont redevenus sujets ; tout le monde se retire et... *finita la comedia.*

J. W.

14 janvier.—Nous ne pouvons oublier nos chers morts. M. le supérieur, MM. Rouleau et Coursol, vont à St-Jérôme assister au service anniversaire de feu Mgr Labelle.

Au retour, M. le Grand-Vicaire Maréchal, M. le curé de Notre-Dame de Grâce, M. P. Pelletier, curé de Lachenaie, et quelques autres prêtres nous font l'honneur d'une courte visite.

La grippe.—C'est chose bien triste et bien ennuyeuse que cette impitoyable maladie qui s'acharne à nous vi-iter depuis trois ans, s'attache à nous et ne veut plus nous quitter ! Ne dirait-on pas que nous l'aimons beaucoup ? C'est bien le contraire pourtant qui est vrai, malgré les apparences. Nous voudrions en dire beaucoup de mal bien que la science d'Hypocrate déclare et ceux qui en sont atteints, nous prouvent que la grippe n'est jamais chez nous qu'un caractère bénin. Tout de même, c'est bien triste, bien ennuyeux, la grippe au collège ! bien triste à l'étude, en classe, au dortoir, en récréation ! C'est bien ennuyeux de voir, depuis quinze jours, cette longue file de malades atteints ou non atteints de la grippe. portant bas leur front, leurs yeux, traînant leurs jambes, affaissant leurs bras, courbés, abattus et n'ouvrant la bouche que pour prononcer leur sempiternel : *je ne suis pas mieux.*

15 janvier.—Ce matin, à 7½ heures, après la messe de communauté, une grande nouvelle éclate. M. le Directeur annonce une vacance de douze jours, à cause de la grippe ou à son occasion.....

Bravo ! le véritable spécifique est appliqué : les moribonds renaissent à la vie, les malades recouvrent la santé. Tout le monde retrouve les forces

nécessaires pour entreprendre le voyage à la maison paternelle. Tous partiront à point... Espérons que tous reviendront de même.

Notes de conduite pour le mois de decembre.

PARFAITEMENT BIEN

H. Deschambault, Z. Perreault, A. Graton, S. Guillet, V. Joannet, W. Cousineau, A. Graton, T. Martin, G. Thérien, O. Boyer, L. Desroches, Z. Dupras, A. Emery, W. Kennedy, J. Landry, C. Lauzon, R. Lauzon, J. M. Leclair.

TRÈS BIEN

E. Lefebvre, S. Lonergan, A. Ethier, C. Racine, Z. Alarie, C. Chaumont, A. Lauzon, H. Longpré, A. Ouimet, J. deLamothe, D. Francœur, W. Ste-Marie, U Demers, L. Dubois, J. Filiatrault, J. Isabelle, J. Lauzon, T. Legault, P. E. Rochon, L. Groulx, F. Laurendeau, J. Marion, D. Lalande, E. Coursol, A. Leclair, J. Lonergan, G. Rochon, H. Leguerrier, H. Lonergan.

PRESQUE TRÈS BIEN

P. Cousineau, W. Debien, A. Desjardins, E. Groulx, L. Labelle, Z. Nepveu, A. Pilon, A. Robillard, V. Thérien, J. Waddel, J. Geoffrion, A. Laplante, H. Latour G Faulkner, A. Fauteux, B. Gaudet, A. Langlois, E. Lapointe, J. B. Léveillé, J. Lorrain, O. Lorrain, P. Roy, J. Barsalou, Z. Barrette, A. Chaurest, A. Clairoux, N. Fauteux, C. Lacasse, E. Mignerou, A. Papineau, A. Taillefer, N. Jérôme, E. Corbeil, A. Gauthier, E. Lauzon, T. Morin, J. Pagé, T. Sanche, T. Samoïsette, J. St-Jacques, A. Ste-Marie, J. Bilodeau, C. Breton, N. Charbonneau, D. Chaumont, E. Deslauriers, E. Dutour,

J. Filion, W. Grenier, A. Hébert, A. Labelle, A. Langlois, Z. Potvin, E. Brosseau, A. Demers, E. Dionne, F. X. Gaudet, E. Hébert, A. Landry, J. Lawler, A. Bastien, R. Bertrand, J. Boyer, J. Dion, J. Gauthier, O. Graton, J. Hurtibise, E. Longpré, J. M. Racine, A. Riopel, O. Vézina, O. Dion, F. Drouin, C. Godin, Z. Graton, E. Martineau, E. Carrières, A. Naubert, J. Brien, C. Hayes.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

Ontologie.—1^{ers} A. Robillard, J. Waddel, V. Gaudet, E. Lefebvre, P. Cousineau, A. David ; 2^e Z. Nepveu ; 3^e E. Groulx.

Mathématiques.—1^{er} A. Robillard ; 2^e L. Labelle ; 3^e A. Pilon ; 4^e J. Leclair.

Chimie.—1^{ers} A. Robillard et J. Waddel ; 2^e V. Gaudet ; 3^e E. Lefebvre ; 4^e N. Bigras.

RHÉTORIQUE

Composition française.—1^{er} J. Geoffrion ; 2^e A. Nantel ; 3^e V. Léonard ; 4^e U. Goddu.

Récitation des préceptes.—1^{ers} A. Ethier et J. Lalumière ; 2^e J. Verschelden ; 3^e H. Latour et S. Gascon.

Version grecque.—1^{er} E. Lauzon ; 2^{es} A. Ethier, H. Latour et J. Verschelden ; 3^{es} J. Geoffrion et A. Lacroix.

Histoire du Canada.—1^{er} A. Nantel ; 2^e J. Geoffrion ; 3^e A. Ethier ; 4^e U. Goddu.

SECONDE

Composition française.—1^{er} A. Fauteux ; 2^e H. Longpré ; 3^e A. Julien ; 4^e C. Chaumont.

Récitation des préceptes.—1^{er} J. Mignault ; 2^e C.

Chaumont; 3^{es} L. Boileau et A. Fauteux; 4^e G. Faulkner.

Amplification latine. — 1^{er} J. Mignault; 2^e L. Boileau; 3^e J. B. Aubry; 4^e B. Gaudet.

Histoire moderne. — 1^{er} P. Roy; 2^e A. Fauteux; 3^{es} J. Mignault et L. Boileau.

TROISIÈME

Thème latin. — 1^{er} J. Drouin; 2^{es} J. Barsalou et A. Papineau; 3^e A. Taillefer; 4^e J. de Lamothé.

Version latine. — 1^{ers} A. Fortier et J. Drouin; 2^e J. Barsalou; 3^{es} C. Lacasse, A. Lalande et D. Martin.

Exercice grec. — 1^{ers} A. Chaurest et J. Gaboury; 2^e A. Papineau; 3^e A. Taillefer.

Devoir anglais. — 1^{er} J. Barsalou; 2^e J. Drouin; 3^e A. Papineau; 4^e A. Taillefer.

QUATRIÈME

Thème latin. — 1^{er} E. Lauzon; 2^{es} G. Carrières et W. Ste Marie; 3^{es} J. M. Filiatrault, A. Gauthier, T. Samoisette et J. St-Jacques.

Version latine. — 1^{ers} T. Morin et T. Samoisette; 2^e Z. Thérien; 3^{es} E. Lauzon, C. Lafortune et V. Rheume.

Mémoire. — 1^{ers} J. St-Jacques, W. Ste Marie et Z. Thérien; 2^{es} A. Archambault et M. Brunet; 3^e F. X. Bastien.

Devoir anglais. — 1^{er} J. St-Jacques; 2^e C. Lafortune; 3^e W. Ste-Marie; 4^{es} Z. Thérien et A. Gauthier.

CINQUIÈME (1ère division.)

Thème latin. — 1^{er} J. Bilodeau; 2^{es} A. Langlois et A. Labelle; 3^e Z. Potvin; 4^e C. Breton.

Version latine. — 1^{er} J. Bilodeau; 2^e A. Langlois; 3^e A. Labelle; 4^e Z. Potvin.

Histoire ancienne. — 1^{er} J. Bilodeau; 2^e A. Labelle;

3^{es} C. Breton et A. Langlois ; 4^{es} N. Charbonneau et J. Filion.

Langue anglaise. — 1^{er} J. Filion ; 2^o A. Langlois ; 3^e J. Bilodeau ; 4^e C. Breton.

(2^{ème} division)

Thème latin. — 1^{ers} G. Thérien et D. Filiatrault ; 2^{es} P. Brunet, P. E. Rochon et A. Landry ; 3^e T. Martin.

Thème français. — 1^{ers} G. Thérien et T. Legault ; 2^{es} A. Landry, E. Desjardins et D. Filiatrault ; 3^{es} T. Dionne et J. Lauzon.

Mémoire. — 1^{ers} G. Thérien et A. Graton ; 2^{es} P. E. Rochon et D. Filiatrault ; 3^{es} T. Martin et E. Depocas.

Langue anglaise. — 1^{er} G. Thérien ; 2^e A. Landry ; 3^e T. Martin ; 4^e J. Isabelle.

SIXIÈME (1^{ère} division.)

Thème latin. — 1^{er} L. Groulx ; 2^e R. Lauzon ; 3^e J. B. Bertrand ; 4^e J. Landry

Histoire sainte. — 1^{er} J. Hurtubise ; 2^e L. Groulx ; 3^{es} F. Lorendeau et J. Lavigneur.

Arithmétique. — 1^{er} C. Lauzon ; 2^e R. Lauzon ; 3^e F. Laurendeau ; 4^e J. Landry.

(2^{ème} division)

Thème latin. — 1^{er} G. Rochon ; 2^e E. Bernier ; 3^e E. Carrières ; 4^e J. M. Leclair.

Thème français. — 1^{er} E. Martineau ; 2^e G. Rochon ; 3^e A. Leclair ; 4^{es} J. M. Leclair et H. Logerrier.

Arithmétique. — 1^{ers} G. Rochon et G. Germain ; 2^e E. Martineau ; 3^e O. Dion ; 4^e C. Desjardins.

Les propos de Mentor.

Mes jeunes amis de Sainte Thérèse,

Bon jour... et bon an, puisque nous voguons à pleines voiles sur la nouvelle année 1892. Me voici comme toujours heureux de causer avec vous et de vous voir aux prises avec mes questions.

Le plus malheureux des hommes n'est pas celui que vous dites, *Imparfait*. Celui-là même, fût-il maltraité comme vous le supposez, peut trouver encore dans le témoignage de sa conscience un refuge contre sa mauvaise fortune, un asile où rien ne saurait troubler la paix de son âme. Le ciel même croulant sur sa tête ne peut émouvoir le juste : *Impavidum ferient ruinae.* — Horace. Quel est donc ce grand malheureux ? — C'est le paresseux, dit *Gib*... C'est l'homme qui ne fait pas son devoir, dit *Sam*... C'est l'écolier insoumis, désobéissant envers ses supérieurs et qui, à la fin de ses études, n'a pas pris une bonne décision, répond *Halo*. C'est Mentor, quand il se voit entouré d'une jeunesse chéïve, légère, indocile : ainsi pense *Télémaque*, disciple de Mentor, et *Télémaque* a raison, mais les autres n'ont pas tort.

Je vois que vous connaissez tous — par expérience, je suppose — l'oreiller où l'on dort d'un si bon sommeil : c'est l'innocence, la pureté, la paix de la conscience. Vous connaissez moins la bête la plus curieuse, c'est-à-dire l'animal le plus étrange qu'il y ait au monde. Cherchez-le bien : peut-être le trouverez vous sans sortir du collége.

Qu'avez vous fait de meilleur et de plus utile pendant les trois premiers mois de l'année scolaire ? — Vous avez travaillé un peu au salut de votre âme, *Sam* : pour quoi un peu seulement ? — Vous avez joué, vous avez travaillé, vous avez médité, vous avez prié, *Halo* : vous avez fait tout cela à la manière de saint Louis de Gonzague, je suppose. — « Je n'ai fait que mon devoir, rien que mon devoir. Que désirez-

vous de plus, Mentor ? ” — Rien, Télémaque mon ami ; rien si ce n'est peut être un grain de modestie pour assaisonner tant de vertu. Pour vous, *Imparfait*, vous vous êtes corrigé de graves défauts, vous avez acquis de la science, vous avez demandé conseil à Mentor. Très bien, mon cher *Imparfait*. Evidemment vous valez mieux que votre nom et je ne désespère pas de vous rendre parfait. Mais, de grâce, ne répondez plus à mes questions par des boutades.

Je passe maintenant la parole à nos deux Télémaques d'outre-mer, toujours fidèles, toujours empressés, toujours sages à rendre Mentor fier d'avoir de tels disciples :

Aimable Mentor,

Merci d'abord, et de tout cœur, de l'accueil par trop bienveillant que tu veux bien accorder à ces deux “externes,” venus de si loin. Tu fais mine de ne pas comprendre le salut que nous avons cache sous les deux lettres V, A,. Allons, Mentor, pas de maïce ! Tu en as vu bien d'autres ! Mais je comprends. Tu veux laisser à nos jeunes frères le plaisir de former avec nos deux lettres la salutation latine que tu connais bien. Aussi je ne doute nullement que plusieurs en t'aient déjà écrit qu'en transposant V, A — A, V, tu pouvais lire “Ave”. Eh ! bien, ils ont eu raison, ces bons amis.

Et *Napol...*, comment s'est-il tiré d'affaire avec tes cinq questions ? Depuis longtemps, je suppose, aussi bien que ses amis, il a exprimé son opinion à ce sujet. Les Télémaques de l'autre monde auraient-ils encore droit de cité ? Les *Annales* ont une telle abondance de matière, (ouvrons une parenthèse pour dire que nous le constatons avec bonheur) que la livraison de décembre ne pourra peut-être te donner place que pour “un mot”. Alors tout sera bien ! Nos solutions t'arriveront à point ! Autrement, “Bernique, Bernique, mon ami Bernique.....” comme nous chantions jadis dans nos soirées d'hiver.

1o. Le plus malheureux des hommes sur la terre ? Ce n'est pas Mentor puisqu'il se dit si content de son sort ; ça ne peut pas être non plus le Télémaque qui a le bonheur de vivre sous sa tutelle ; mais ça pourrait bien être le Télémaque qui n'a plus son Mentor !... (Ou encore, on peut affirmer à bon droit que “sur terre” l'homme le plus malheureux, c'est le marin. Ces gens-là, dit-on, ne se trouvent heureux que “sur mer” !

2o. Un vieux proverbe français dit quelque part : “Curieux

comme une belette". Est-on pour cela en droit de conclure, que ce petit animal, au museau pointu, soit la plus curieuse des bêtes? L'opinion des naturalistes, de Buffon par exemple, serait une forte autorité en cette matière; mais ce que ces messieurs pensent, par malheur, ni mon ami ni moi n'en savons rien. A toi la parole, Mentor!

30. L'oreiller où l'on dort du meilleur sommeil, c'est, je crois, celui dont parle le jeune agonisant à qui le poète fait dire :

« Adieu ! Pour moi s'ouvre la tombe,
 « La faux du temps ps tranche mes jours,
 « Sur " l'oreiller " ma tête tombe,
 « Je vais vous quitter pour toujours ! »

40. Avouons, Mentor, que cette liberté de choisir sa destinée n'est guère enviable! Rien de funeste comme l'embarras du choix, " qui choisit prend pire ", vois-tu! Mais admettant l'hypothèse, voici nos prétentions: Mon confrère voudrait — au moins pour un moment — se métamorphoser en une " vieille fée " afin de voir une bonne fois, et d'un seul coup d'œil, le fin fond de ton sac. Pour moi, moins exigeant peut-être mais non moins modeste, j'irais bien vite me réfugier quelque part dans un bocage térézien, pour y vivre toujours *tout près* de Mentor. Je finirais ainsi par connaître " plus d'un tour "... et qui sait si cet ami dévoué de la jeunesse, à son heure dernière, ne me laisserait pas sa baguette magique, me créant à mon tour le " Mentor des Télémaques à venir "? Un beau rêve, n'est-ce pas? Oui! Mais c'est un rêve.

50. Mentor, mon bon ami, si la deuxième question me parlait d'un " être " au lieu d'une " bête ", je sais bien qui je proclamerais avec force le plus curieux des " êtres "! Tu veux donc connaître jusqu'aux secrets de nos cœurs? Cependant, tu restes dans ton droit, Mentor doit tout savoir. Encore faut-il pourtant que les Télémaques, tes amis, ne se compromettent pas trop aux yeux des lecteurs des " *Annales* ". Un moyen de tourner la difficulté c'est de ne rien préciser tout en affirmant une vérité générale: Pendant les trois premiers mois de l'année scolaire, comme pendant toute la vie, du reste, ce que nous avons fait et ce que nous pouvons faire " de meilleur et de plus utile " c'est la somme de travail réel que nous avons consacrée et que nous consacrons à l'œuvre de la sanctification. Allons, Télémaques, nos amis, la main sur la conscience et une bonne résolution pour l'avenir! Quelque bons que soient nos actes, souvenons-nous qu'ils peuvent toujours être meilleurs.

DEUX TÉLÉMAQUES.

A l'occasion de la nouvelle année, je vous dois des étrennes. Les voici :

1o. Une paillette d'or :

Un mensonge, si petit qu'il soit, est toujours un mensonge.

2o. Deux perles de sainte Thérèse :

N'assurez jamais rien sans le bien savoir.

N'exagérez jamais les choses ; mais dites avec modération ce que vous pensez.

3o. Un gros diamant :

Si les pauvres damnés avaient le temps que nous perdons, quel bon usage ils en feraient ! S'ils avaient seulement une demi heure, cette demi-heure dépeuplerait l'enfer. (Le Curé d'Ars).

4o. Une devise pour les enfants qui veulent devenir des hommes :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

5o. Trois vérités... à trouver et à mettre à profit :

Quel est, au collège, votre ami le plus fidèle ?

Quelle est la meilleure de vos actions journalières ?

Combien vaut chaque minute de cette année 1892 ?

6o. Enfin, un conte... mais pas un conte à dormir debout :

Il y avait une fois un prince ou un roi qui avait le don de changer en or tout ce qui lui tombait sous la main. C'était merveilleux mais embarrassant. Car si luisant que soit l'or, on n'en vit pas, il est d'une digestion difficile ; on n'en achète pas la santé, encore moins la vertu. Après tout, cet homme n'était pas heureux, et je vous laisse à penser s'il maudissait la méchante fée qui lui avait fait ce présent.

Mais toutes les fées ne sont pas méchantes ; j'en connais une qui peut vous enrichir d'une manière bien plus utile pour le temps et pour l'éternité. Elle peut vous donner le secret de transformer en fils d'or

toute la trame de vos pensées, en paillettes d'or toutes vos paroles, en lingots d'or toutes vos actions même les plus communes ; bref, en montagne d'or toute votre vie. Et cet or, n'est pas de celui que les voleurs peuvent prendre ou que la mort doit nécessairement nous ravir ; car il est placé au ciel sous la garde de Dieu.

Oh ! le beau trésor... et la bonne fée ! Elle s'appelle la *bonne intention*.

MENTOR

NOTE DE LA RÉDACTION.—Mentor nous prie d'informer ses lecteurs et correspondants qu'il n'a ni le temps ni la volonté de résoudre des énigmes. Il se propose par ses questions de donner un peu à deviner et beaucoup à réfléchir. Il ne s'occupe point d'énigmes dont l'unique but est d'exercer la curiosité.

A NOS LECTEURS.

Nous avons été empêchés, par diverses circonstances, de donner en leur temps les ANNALES de décembre. Plusieurs abonnés nous ont exprimé l'ennui qu'ils éprouvaient de ce retard, et nous avons été sensibles à leurs plaintes. Mais dit le proverbe, à quelque chose malheur est bon. Ce contre-temps que nous avons infligé sans le vouloir à nos lecteurs, nous a valu l'honneur et le plaisir de constater que nos ANNALES se font non-seulement accepter, mais désirer même avec quelque impatience... Raison de plus, sans doute, pour qu'elles soient fidèles, comme elles se proposent de l'être à l'avenir, au rendez-vous de chaque mois.

LA RÉDACTION.

Les *Annales Térésienues* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

Toute remise d'argent doit être faite à M. le Gérant des *Annales*, Séminaire de Sainte-Thérèse.
